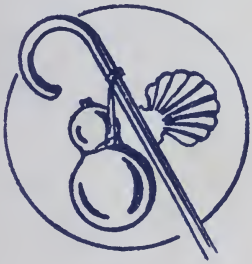
Collection "Les Pèlerinages"

GEORGES VIANCE

MONTMARTRE



BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

BX2321
P3V5

ERNEST FLAMMARION

X2321
.345

From Montmartre

to

Father Gallagher S.J.

July 23, 1932.

Montmartre

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier pur fil
Outhenin Chalandre
numérotés de 1 à 10.

Dans la même collection, récemment parus :

LOURDES, par Gaëtan Bernoville.
SAINTE RADEGONDE, par Mathilde Alanic.
LA SAINTE BAUME, par Guy Chastel.
FONT-ROMEU, par Louis Bertrand, *de l'Académie française.*
SAINTE-ODILE, par Léontine Zanta.
SAINTE ANNE D'AURAY, par Henri Ghéon.
CARTHAGE, par Mabille de Poncheville.
LES CATACOMBES ROMAINES, par H. Chéramy, p. s. s.

Pour paraître prochainement :

DOMREMY, par Charles Baussan.
SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE, par Louis Gillet.

LES PÈLERINAGES

GEORGES VIANCE

Montmartre

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

A

M. le Chanoine FLAUS,

Supérieur de la Basilique du Sacré-Cœur,

de qui j'ai appris

ce qu'il faut aller chercher à Montmartre.

V.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1932,
by Ernest Flammarion.

64395

Montmartre

I

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Or l'un des disciples était couché sur le sein de Jésus : c'était celui que Jésus aimait (1). Saint Jean devint ainsi l'évangéliste de l'amour divin. Au déclin de la vie, longtemps après ce jour où, pendant la cène, il reposait sur le Cœur du Christ, il écrira ces mots qui résument tout l'enseignement qu'il avait reçu :

Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu, connaît Dieu. Ce-

(1) Évangile de saint Jean : XIII, 23.

lui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car DIEU EST AMOUR (1).

Telle est l'origine première de la dévotion au Cœur sacré de Jésus, de son culte et de sa fête, qu'une réponse de Congrégation romaine des rites définit ainsi :

« La fête du Sacré-Cœur n'a pas pour objet un mystère particulier dont la Sainte Église n'ait pas fait spéciale mémoire aux jours solennisés par elle ; c'est comme un résumé des autres fêtes, où l'on célèbre différents mystères : car elle a pour but d'honorer *l'immense amour* par lequel le Verbe s'est fait chair pour notre salut, a institué le Sacrement de l'autel, a porté nos péchés et s'est offert à son divin Père, comme victime et comme sacrifice, en mourant sur la Croix (2). »

L'objet principal de cette dévotion est donc l'ensemble des « bienfaits que la charité du Christ Rédempteur a versés sur le genre hu-

(1) Première épître : IV, 7-7.
(2) Cité par J.-B. TERRIEN : *La dévotion au S.-C. de Jésus*, p. 83.

main (1) », en même temps que la cause même de ces bienfaits, c'est-à-dire l'amour immense du Fils de Dieu pour les hommes qu'Il venait sauver. Le culte du Cœur de Jésus provoque ainsi une élévation, un élan du cœur aimant de l'homme vers ce Christ souverain, tout puissant, doux et humble qui n'a vécu que pour arracher l'humanité à sa misère et la jeter dans la splendeur de Dieu. Mais à cet objet, tout spirituel, il en adjoint un autre, corporel et sensible, inséparable du premier, c'est le cœur de chair du Sauveur, son cœur matériel, symbole de son amour, symbole même de la personne du Christ, le cœur « perle précieuse que nous trouvons dans le champ de son corps labouré de blessures », le cœur blessé afin que « nous puissions y habiter à l'abri de toutes les perturbations extérieures... et pour nous montrer dans la blessure visible la blessure invisible de l'amour (2) ».

(1) Léon XIII, lettre apostolique du 28 juin 1889.
(2) Office du S.-C. de Jésus : leçons VIII et IX.

Saint Jean encore, après avoir narré les circonstances de la mort du Christ, dit : *Étant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui ouvrit le côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en rend témoignage... Car ces choses sont arrivées afin que l'Écriture fût accomplie : « Vous ne briserez aucun de ses os. » Et il est encore écrit ailleurs : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé* (1). »

L'amour du Sauveur pour les hommes, le cœur blessé du Christ qui a aimé les siens jusqu'à la mort et à la mort de la croix, cette passion mystérieuse du Dieu qui prend « ses délices avec les enfants des hommes » et dont la tendresse miséricordieuse semble hantée par le souci, le désir de cette béatitude éternelle où Il veut les attirer, presque malgré eux, tout est inclus dans la dévotion au Cœur de Jésus, tout, mais aussi le retour de l'homme à Dieu, qui le

(1) Évangile de saint Jean, XIX, 33-37.

jette, vaincu d'amour, dans cet abîme de dilection, à peine entrevu.

⁂

Entendons la voix grave de l'Église :

« C'est à peine si, parmi les développements merveilleux de la doctrine sacrée et de la piété, pour lesquels les desseins de la sagesse divine se sont manifestés d'une manière évidente au cours de la vie de l'Église, on en trouve de plus remarquable que la progression triomphale du culte du Très Sacré Cœur de Jésus. Très souvent, en effet, au cours des temps anciens, les Pères, les Docteurs et les Saints célébrèrent l'amour de notre Rédempteur, et affirmèrent que la blessure ouverte au côté du Christ était la source mystérieuse de toutes les grâces. Mais à partir du moyen âge, époque où les fidèles commencèrent à être touchés par une religion en quelque sorte plus tendre envers la Sainte

Humanité du Sauveur, les âmes contemplatives s'étaient accoutumées à pénétrer par cette blessure du côté jusqu'au cœur même du Rédempteur blessé pour l'amour des hommes. Et c'est surtout à partir de ce moment que cette contemplation du Cœur de Jésus finit par devenir tellement familière à quelques-uns des plus grands Saints qu'on ne rencontre guère à cette époque de contrées ou d'ordres religieux qui n'en fournissent des témoignages insignes. Enfin, en des temps plus rapprochés, et principalement en celui où les hérétiques, sous un prétexte de fausse piété, entreprirent de détourner les chrétiens de la très sainte Eucharistie, le culte du Sacré-Cœur commença à être connu du peuple chrétien tout entier, grâce surtout aux écrits de saint Jean Eudes qui fut appelé non sans raison l'auteur du culte liturgique des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

« Mais pour établir et propager complètement et parfaitement ce culte du Sacré-Cœur de Jésus dans le monde entier, Dieu se choisit lui-

ERRATUM

Le bon à tirer signé et remis, un correcteur d'imprimerie a cru nécessaire de remplacer les P majuscules, qui précèdent ordinairement le mot : Père lorsqu'il s'agit d'un religieux, par des p minuscules. Le lecteur redressera cette « correction » à rebours, qui sera supprimée à la seconde édition.

même pour instrument une très humble vierge de l'ordre de la Visitation, sainte Marguerite-Marie. A cette vierge, embrasée dès l'enfance d'un amour brûlant pour le sacrement le l'Eucharistie, le Seigneur Christ, apparaissant souvent, daigna faire connaître les trésors et les désirs de son divin cœur. La plus célèbre de toutes ces apparitions est celle où Jésus se présenta visiblement, à la sainte priant devant l'Eucharistie, et lui montra son Cœur très sacré en se plaignant vivement de ne recevoir en retour de son immense charité que les outrages des hommes ingrats. Il lui prescrivit de prendre soin qu'une fête nouvelle soit instituée, la sixième férie après l'octave du Corps du Christ, fête en laquelle son cœur recevrait les honneurs qui lui sont dus, et où les injures qu'il reçoit dans son sacrement d'amour seraient expiées par de dignes hommages. Or, personne n'ignore le nombre et la grandeur des difficultés que la servante de Dieu rencontra dans l'accomplissement de ce mandat du Christ. Mais

encouragée par le Seigneur lui-même, et diligemment aidée par ses directeurs spirituels dont quelques-uns travaillèrent avec une ardeur presque incroyable à propager ce culte, la sainte ne cessa pas jusqu'à sa mort de remplir fidèlement sa divine mission.

« Enfin en 1765, le Souverain Pontife Clément XIII approuva un Office et une Messe en l'honneur du Très Sacré-Cœur de Jésus, et Pie IX étendit sa fête à l'Église universelle. Dès lors, le culte du Sacré-Cœur, comme un fleuve débordant, se répandit dans l'univers entier, malgré toutes les difficultés soulevées contre lui. De plus, Léon XIII, annonçant un jubilé au début du nouveau siècle, voulut qu'à cette occasion le genre humain tout entier se vouât au Sacré-Cœur. Cette consécration, solennellement faite dans toutes les églises du monde catholique, procura un développement considérable à cette dévotion et dirigea vers elle non seulement les peuples mais aussi les familles qui se vouèrent en très grand nombre au divin Cœur

et se soumirent à sa domination royale. En dernier lieu, le Souverain Pontife Pie XI, pour que la solennité répondît plus pleinement à la dévotion du peuple chrétien, éleva cette fête au rite double de première classe, avec une octave. En outre, afin que soient rétablis les droits violés du Christ, Roi très glorieux et Seigneur très aimé, et pour que soient convenablement déplorés les péchés des peuples, Sa Sainteté ordonna qu'au jour de cette même fête un acte de réparation soit récité chaque année dans tous les sanctuaires du monde chrétien (1) ».

Ainsi, l'Eglise elle-même nous l'enseigne dans son office du Sacré-Cœur, l'amour mystérieux du Christ pour les hommes a suscité un jaillissement ininterrompu de reconnaissance, d'adoration et d'hommages, qui prit souvent dès le moyen âge, la forme nette et précise d'une dévotion au Cœur blessé du Sauveur.

(1) Office du Sacré-Cœur de Jésus : leçons IV à VI.

⁂

Notre-Seigneur apparaissait à sainte Gertrude, à sainte Catherine de Sienne, à sainte Marguerite-Marie ; il leur parlait, les enseignait, et l'Église confirme le fait, au moins pour la dernière. Sur quoi, le siècle s'esclaffe. Qu'on l'entretienne des « merveilles » de la télégraphie sans fil, il est prêt à tout croire, le vrai et la légende, la théorie et sa vulgarisation. Les merveilles divines ne trouvent pas chez lui pareille audience. Il estime parfaitement naturel que les hommes s'efforcent à faciliter leur conversation, malgré la distance, et qu'ils y réussissent ; si quelque copiste, à court de nouvelles, annonce qu'un savant exotique vient de supprimer le télégraphe après le fil et transmet la pensée tout droit, sans instrument autre qu'une radiation nouvelle, il enregistre paisiblement ; chacun sait que les « radiations » expliquent tout. Où l'homme, au demeurant, ne monterait-il pas ?

Mais gardez-vous d'entretenir le monde d'un miracle. Il le déclarera contraire aux lois de la nature ; sans doute, ignore-t-il ces lois dans leur ensemble, mais il n'importe : le miracle est contraire aux lois naturelles qu'on ignore, et il suffit. Affirmer, dans ces conditions, que la pensée divine s'est communiquée à quelque humain ne mérite qu'un haussement d'épaules. Le siècle consent à admettre un vague déisme ; à la rigueur, il suppose qu'un Dieu doit exister quelque part, explication utile pour le tout, Voltaire le voulait ainsi. Encore ne convient-il pas à ce Dieu d'entrer en relation avec les hommes qu'il a créés jadis, pareille liberté serait contraire aux lois naturelles et aux notions courantes, qu'enseignent assidûment les docteurs syndiqués. Un Dieu naturel, si on peut dire, soit, au pis aller ! Mais un Créateur qui se mêlerait d'intervenir dans son œuvre dérangerait trop d'habitudes.

Comment penser, au surplus, que Dieu irait se confier à une petite religieuse, d'intelligence

ferme peut-être, mais sans nulle marque de génie. S'il allait s'adresser à quelque grand savant, rompu aux précautions qui font les expériences exactes, on pourrait encore examiner ; mais à une moniale, enfermée dans son couvent, loin de tout contrôle...! Le siècle entend bien que les hommes choisissent librement leurs hommes : il suffit qu'ils aient reçu quelque commandement. Ce n'est pas une raison pour que Dieu choisisse les siens de même, pour qu'il mette à ce choix ses règles propres, qu'il n'ait pas, des mandarins, des docteurs et des parchemins, la conception même que le siècle en a.

La voix du siècle a dit à l'homme : « La science te donnera l'explication de tout l'univers, et son commandement ; par elle, tu seras roi. » — La science des « lois naturelles » ne lui a pas apporté d'explications substantielles, mais elle l'a jeté sur la matière...

Et c'est la matière qui le tient. Ainsi n'entend-il plus l'esprit.

⁂

A Marguerite-Marie, Notre-Seigneur disait : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... »

Sur quoi, le jansénisme a lancé dans le monde la vilenie qui y traîne encore : idolâtrie, culte d'un organe matériel, dévotion à un muscle. Pour cette matière vivante, même divinement assumée, changeant de tactique, on n'a plus que mépris. La fausse science intervient encore ; l'intelligence, la raison, l'âme dans la mesure où elle y croit, elle les a placés dans le cerveau, comme dans une boîte ; un temps même, elle prétendit y tracer des compartiments, un pour la raison et un pour la mémoire, un pour le langage et un pour les motions, on voyait même le coin des verbes et celui des substantifs, la réserve des prépositions et celle des adverbes : on allait comprendre enfin. Le malheur est qu'il a fallu abandonner ce jeu de cartonnier, qui

devenait ridicule ; on n'a pas lâché le cerveau pour autant et l'âme s'y tient encore. Le cœur n'est qu'un muscle, une pompe aspirante et foulante, comme il est dit dans les manuels...

Mais une plus saine philosophie enseigne, Dieu merci, que l'âme informe le corps, le corps entier ainsi qu'il convient à une forme, donc le cœur et le cerveau. Il faudrait savoir comment et comment. Or, nous sommes loin d'avoir démêlé, en la mesure qui serait possible, les rapports exacts de tel ou tel organe avec la vie psychique, les rapports de l'âme avec le cœur qui lui est instrument et moyen, aussi bien que le cerveau, quoique d'autre manière (1). Beaucoup d'encre a coulé vainement pour répondre aux objections scientistes, fondées sur le rôle

(1) « Le cœur est le symbole de l'amour parce qu'il en est l'organe », écrit un théologien. Qui dira dans quelle mesure c'est exact et dans quelle mesure le mot est erroné ? L'ancienne psyco-physiologie était, sous ce rapport, plus affirmative que la nouvelle, mais celle-ci n'est pas définitive et gagnera à devenir moins matérialiste. Le mouvement est commencé.

supposé du cœur ; on l'eût évité en posant la question préalable.

Certainement même convenait-il avant tout de s'entendre sur le mot. *Voilà ce cœur... !* Qu'est-ce à dire ?

Le mot *cœur* désigne l'organe matériel qui, du centre de l'organisme envoie le sang, c'est-à-dire la vie, à tous les organes ; le cœur est donc en rapport avec toute la vie physique et, nous l'éprouvons assez, avec toute la vie affective de l'homme : c'est l'organe qui ne s'arrête jamais qu'à la mort et qui reçoit le contrecoup de toutes les affections et de tous les sentiments de l'âme. En toute affection passionnelle, écrivait déjà saint Thomas, il se produit dans les mouvements naturels du cœur une modification qui tantôt les retarde ou les affaiblit, tantôt les accélère ou les augmente. Les expressions courantes : cœur palpitant de joie, cœur dilaté, cœur gros, cœur oppressé, cœur bouleversé, cœur brisé, ne sont pas seulement des images ; il arrive même que certains troubles

cardiaques font naître dans l'âme, par un renversement de l'ordre normal, les affections qui régulièrement eussent provoqué les mêmes modifications aux mouvements du cœur.

Or, c'est une loi du langage humain que de passer du sens matériel au sens figuré, métaphorique, pour nommer une réalité spirituelle. Il était inévitable que le mot *cœur* en vînt ainsi à désigner les affections de l'âme, puis ses sentiments les plus nobles et les plus tendres, puis l'ensemble de sa vie affective et morale, l'appétit sensible ou, pour employer le langage précis des scolastiques, la volonté de sensibilité qui entraîne vers un bien sensible ou écarte d'un mal, et le mouvement spontané de l'âme, sa volonté de nature par distinction avec sa volonté raisonnée, délibérée. D'où ces images : mon cœur se trouble, mon cœur est triste, a peur, s'est flétri et desséché, mon cœur tressaille de joie — ou encore, les expressions « ouvrir son cœur », « donner son cœur », qui se rapportent à la vie intime de l'âme.

Un pas de plus dans cet enrichissement du sens et le mot *cœur* signifiera l'intérieur de l'âme, ce qu'elle recèle de plus riche et de plus intime : « rentrer dans son cœur », « les replis du cœur ». Cœur désigne alors le centre, le principe du mouvement spirituel de l'âme, la volonté libre : « Je lus dans son cœur tout ce qu'il voulait accomplir » ; ou encore : « les pensées de son cœur ».

Enfin, on dira un « grand cœur », un « bon cœur », désignant ici la personne tout entière dans sa vie affective, son caractère, le ou les mobiles centraux de sa conduite.

M. D. Lallement résume excellemment comme suit les sens différents du mot cœur : « Le cœur organe corporel, renfermé dans la poitrine, est, au centre de l'organisme, le principe d'un mouvement qui, par le sang, va porter la vie dans tout le corps.

« Transposé dans l'ordre psychologique, le terme de *cœur* signifiera, par analogie, tout le dedans de l'âme ; mais plus spécialement les

facultés de vouloir et d'affection, principes immanents dans l'ordre de l'exercice et des mouvements moraux.

« En particulier, le terme de cœur signifiera : la volonté raisonnable, intérieurement délibérée, principe le plus profondément nôtre de notre action : « les pensées intimes du cœur » — la volonté agissant comme nature, par analogie avec le battement naturel du cœur matériel : « le mouvement spontané du cœur » — la volonté de sensibilité, à cause des rapports très étroits, passifs et actifs, du cœur corporel avec les émotions de la sensibilité — le cœur désigne encore l'ensemble, harmonieux ou discordant, de ces volitions.

« Le cœur, organe corporel, étant d'ailleurs en relation manifeste de la sensibilité, et, par la la volonté de sensibilité, subissant les répercussions des mouvements de la volonté de nature et des déterminations de la volonté délibérée, se trouve être mieux qu'un symbole, choisi à cause d'une analogie nominale ; il est un signe

naturel de ses diverses réalités psychologiques et morales (1). »

En vérité, peu de mots, dans le langage humain, sont aussi riches de sens que le mot *cœur*. De là vient que l'unique organe dont l'image, plus ou moins schématisée, puisse représenter ou symboliser un homme est bien son cœur ; on n'y pourrait substituer, sans ridicule, le cerveau ou la main.

***

Qu'est-ce alors, plus exactement que nous n'avons dit, qu'est-ce que la dévotion au Cœur Sacré de Jésus. Plusieurs en donnent des analyses et des définitions rigides ou limitées, auxquelles ils réfèrent les pensées et les écrits des uns et des autres ; maintes discussions sont venues de là. Il nous paraît essentiel , sinon suffisant, qu'une âme vénère le Cœur du Christ,

(1) D. Lallement : *La prière du Cœur du Christ*, Cahiers thomistes, 25 mai 1928.

rejoigne par lui un Amour qui a porté l'humanité tout entière, y trouve un aliment nouveau pour son propre amour. Le reste est secondaire : il y a plus d'une voie et plus d'une demeure en cet abîme. Nous avons à définir néanmoins cet essentiel :

« La piété honore dans cette dévotion le Cœur de chair, symbole de l'amour ; l'amour exprimé dans ce symbole. Immédiatement l'amour humain, qui se traduit dans tous les mystères du Sauveur ; médiatement mais réellement, l'amour incréé qui suscite l'amour créé avec toutes ses merveilles (1). »

Précisons : le culte va au Cœur de chair, comme à son objet propre et particulier, « mais il ne s'y arrête pas », il va là comme au symbole, comme au signe expressif de ce que le Christ a été, de ce qu'il a fait et souffert pour nous. « N'est-ce pas ce que Jésus disait à Marguerite-Marie ? *Voilà ce cœur qui a tant aimé*

(1) R. P. Hugon, O. P., les fondements théologiques de la dévotion, *Vie spirituelle*, juin 1920.

les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour eux. C'est le cœur aimant que nous honorons. Ce n'est ni l'amour en lui-même, ni le cœur en lui-même : c'est l'amour de Jésus *sous la figure de son Cœur de chair,* comme parle la sainte voyante (1). »

C'est le *cœur de Jésus blessé pour l'amour de nous* (2), dont la blessure visible montre l'invisible blessure d'amour. *C'est la blessure de la chair qui rend évidente la blessure de l'âme* (3). On réunit, comme il convient à toute dévotion humaine, un élément propre et sensible : le cœur de chair, un élément spirituel et principal : l'amour du Christ (4). Puis, par extension, tout l'intime de Jésus, « en tant que cet intime a dans le cœur vivant un centre de résonance, un symbole ou un signe de rappel, et enfin la Personne du Christ, « la dévotion à Jésus tout

(1) R. P. Bainvel, S. J., *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 100.
(2) Office du S.-C., matines.
(3) Office du S.-C., leçon IX.
(4) Bainvel, *op. cit.*, p. 111.

aimant et tout aimable », par quoi nous rejoignons l'amour qu'il nous a porté comme Dieu, l'amour incréé du Verbe créant le Christ : *Dieu nous a aimés d'un amour éternel ; c'est pourquoi, élevé de terre, il nous a attirés à son Cœur par compassion* (1).

Enfin, trait particulier et caractéristique, c'est l'amour méconnu et outragé qui ne reçoit *de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges,* alors que déjà *la multitude de nos crimes, de Dieu blessa le Cœur innocent qui ne méritait rien de tel* (2). Ce qui exige de notre part compassion et réparation.

« Le Cœur de Jésus doit donc être ici considéré sous deux rapports : d'une part comme embrasé d'amour pour les hommes ; et de l'autre comme offensé cruellement par l'ingratitude de ces mêmes hommes. Ces deux motifs unis ensemble, doivent produire en nous deux

(1) Office du S.-C., IIes vêpres, antienne.
(2) Office, Ires vêpres, hymne.

sentiments également essentiels : savoir, un amour qui répond au sien, et une douleur qui nous porte à réparer les injures qu'il souffre de la dureté des hommes (1). »

Dieu ne demande rien aux hommes qu'il aime et a créés par amour, rien que d'en être aimé comme il convient à l'infinie Bonté, à cette Miséricorde tendre et patiente sans cesse inclinée à retenir et à étouffer les rigueurs de sa Justice. Ce pourquoi Notre-Seigneur, plus proche de nous, est venu, débordant d'infinies tendresses pour tous les hommes, pour les pauvres et les humbles particulièrement qui n'ont souvent que lui. Il donne, en signe à tous, ce Cœur *formé dans le sein de la Vierge Marie et uni substantiellement au Verbe de Dieu,* pour les attirer dans cet *abîme de toutes les vertus,* au *sanctuaire de la justice et de l'amour,* à la *source de toute consolation.*

« Mon divin Cœur, avouait-il à Marguerite-

(1) R. P. de Gallifet, *La dévotion au S.-C.*, l. I, p. 43. Cf. J.-B. Terrien, S. J., *La dévotion au S.-C. de Jésus* (Lethielleux).

Marie, est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires pour les retirer de l'abîme de perdition... »

Est-ce trop de dire qu'alors Il ajoutait à son Évangile une page nouvelle ?

II

LES EFFUSIONS DE L'AMOUR DIVIN

Cette page nouvelle ou plus exactement ce développement de l'évangile du disciple bien-aimé, le Christ Jésus ne l'a pas écrite d'un trait. Peu à peu, il y a attiré ceux qu'il destinait à la communiquer de mieux en mieux. Il ne peut être question, dans ces pages brèves, de retracer l'histoire entière d'une dévotion qui soulève actuellement le monde ; tout au plus pourrons-nous retracer les principales étapes, écouter, sur ce chemin séculaire, les confidences de Notre-Seigneur révélant peu à peu les richesses et les désirs de son Cœur

divin, découvrant une à une les splendeurs d'un amour déconcertant. Cinq noms brillent comme autant de lumières croissantes, qui nous arrêteront particulièrement : sainte Gertrude et sainte Mathilde, inséparables, sainte Catherine de Sienne, saint François de Sales, saint Jean Eudes et sainte Marguerite-Marie, qui ne peut être nommée sans son missionnaire dans le monde : le bienheureux Claude de la Colombière.

***

Il ne faut point demander, aux Pères de l'Église, de manifestation bien nette qui réponde exactement au culte du Sacré-Cœur. Le cœur blessé, le symbolisme du sang et de l'eau, les secrets que saint Jean recueillit sur le Cœur du Christ leur sont familiers, mais ils s'en tiennent à l'évangile du disciple bien-aimé, et leur mission au demeurant consistait sans doute à dérouler toutes les richesses de la vérité divine, face aux hérésies toujours renaissantes, pour

fixer la doctrine de l'Église. Ce n'est qu'à partir du XI^e siècle qu'on voit poindre peu à peu cette inflexion de la dévotion chrétienne, qui prend au Cœur blessé du Christ une voie d'élévation rapide à son amour, le passage à l'invisible blessure, par quoi s'explique toute la Rédemption :

> Lumière de la lumière du Père,
> De vrai Dieu issu de Dieu ;
> C'est l'amour qui t'a contraint
> A revêtir un corps mortel,
> Afin que, nouvel Adam, tu restitues
> Ce que l'ancien avait détruit[1].

On retrouve ce mystère dans la méditation si familière alors de la Passion : « Il est découvert, s'écrie saint Bernard, le secret du Cœur, par les ouvertures du corps ; découvert, ce grand sacrement de bonté, les entrailles miséricordieuses de notre Dieu (2). » Et c'est au XII^e siècle que remonte cette *Vigne mystique,*

(1) Office du P. C., hymne de Matines.
(2) Sermon 61 in Cant.

opuscule attribué tantôt à saint Bernard, tantôt à saint Bonaventure, qui a fourni plusieurs leçons à l'office du Sacré-Cœur, en raison de la forme très précise déjà, bien qu'incomplète encore, que la dévotion au Cœur de Jésus y prend : « Ayant trouvé votre Cœur, ce Cœur qui est mien, dit l'auteur de la *Vigne mystique,* je vous prierai, ô très doux Jésus, comme mon Dieu : accueillez mes prières dans ce sanctuaire de votre miséricorde, ou plutôt attirez-moi dans votre Cœur. O Jésus, radieux de bonté, lavez-moi de mon iniquité, purifiez-moi de mes fautes, afin qu'ainsi, pur de toute souillure, je puisse m'approcher de vous, la pureté même, et mériter d'habiter tous les jours de ma vie dans votre Cœur, pour que je puisse connaître et exécuter en même temps votre sainte volonté. C'est pour nous donner accès auprès de vous que votre côté a été percé ; si votre Cœur a été blessé, ce fut pour nous permettre d'y habiter à l'abri de toute inquiétude... Vous vouliez nous montrer, par cette blessure visible, la bles-

sure invisible de votre amour. » L'essentiel est bien exprimé là, dans ce Cœur, symbole d'amour et qui attire à l'amour : « Qui n'aimerait ce Cœur blessé ? Qui ne l'aimerait en retour, lui qui aime tant...? »

***

Il faut arriver au XIII^e^ siècle cependant, à sainte Mechtilde et à sainte Gertrude, pour trouver, en ces deux filles de saint Benoît, non seulement une expression très pleine de la dévotion, mais deux apôtres ardentes à la répandre, et dont l'influence à cet égard fut sans doute profonde (1).

Gertrude eut « pour mission de révéler le rôle et l'action du Cœur divin dans l'économie de la gloire divine et de la sanctification des âmes » ; le caractère principal de sa piété à l'égard du Verbe incarné « est dans sa dévo-

(1) Cf. D. Ursmer Berlière : *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de saint Benoît* (Lethielleux).

tion envers le Cœur de Jésus. Le mystère d'amour et de miséricorde renfermé dans ce Cœur divin lui avait été manifesté par le Fils de Dieu lui-même, plusieurs siècles avant qu'il devînt de la part de la Sainte Église l'objet d'une religion spéciale (1). Sainte Mechtilde va moins loin que sa sœur dans la compréhension du Cœur symbole d'amour divin, mais elle vit de la même dévotion, prend son repos dans la même demeure mystique. « S'il fallait écrire, dit-elle, tous les bienfaits que j'ai reçus du Cœur très aimant de Dieu, il y faudrait un livre plus gros que celui de Matines. »

Des deux moniales d'Helfta, le père Bainvel dit justement qu'on ne les peut comparer qu'à Marguerite-Marie. Leur message toutefois ne laisse pas d'être fort différent ; leur piété va bien au Cœur de Jésus, mais celui-ci, à leurs yeux, « se perd pour ainsi dire dans le rayonnement lumineux de la personne de Jésus. Dans la *Vigne mystique,* la dévotion s'attache encore

(1) Dom Guéranger : *Exercices de sainte Gertrude,* préface.

à la plaie du cœur. Ici, elle va au cœur par tous les chemins ; et elle le trouve toujours vivant et glorieux (1) ». Lyre harmonieuse, arche céleste où réside corporellement la plénitude de la divinité, demeure du Saint-Esprit, coupe d'or que le Seigneur présente à sa Mère, fontaine où toute âme peut puiser, lampe ardente, symbole de la charité qui consume le divin Cœur... les images se pressent dans l'esprit de sainte Gertrude, qui trouve par le Cœur de Jésus la solitude, le repos et la joie. « C'est même, dit le père Bainvel, ce rayonnement de gloire et de joie qui me paraît différencier, pour une bonne part, la dévotion telle qu'elle apparaît chez Gertrude ou Mechtilde, d'avec la dévotion telle qu'elle nous est présentée dans Marguerite-Marie. Non pas que Jésus ne se montre jamais dans sa gloire à celle-ci ; mais l'idée de l'amour qui n'est pas aimé, de l'amour qui a tant souffert, s'il ne souffre plus, assombrit le ciel de la voyante de Paray ; à Helfta,

(1) J. V. Bainvel : *La dévotion du S.-C. de Jésus*, p. 220.

nous sommes presque toujours sous un ciel rayonnant de joie et de gloire : le Sacré-Cœur s'y montre aimant et glorieux, nous l'y voyons délicieusement aimé : le culte y respire, de part et d'autre, la joie de l'amour heureux (1). »

... A sainte Gertrude, néanmoins, saint Jean semble révéler tout l'avenir : Ma mission, lui dit-il, était de présenter à l'Église dans son premier âge, sur le Verbe incréé de Dieu le Père, une simple parole, qui suffirait à satisfaire l'intelligence de la race humaine tout entière, sans toutefois que personne parvînt jamais à la pleinement comprendre. *Mais de dire la suavité de ces (mouvements du Cœur de Jésus) a été réservé pour les temps modernes, afin que le monde vieillissant et dont l'amour de Dieu s'alanguit, en entendant ces choses, se réchauffe.*

Pour révéler le Cœur divin, sainte Gertrude paraît, comme le premier prophète. Son œuvre est un chant exquis, où abondent les accents joyeux d'une âme et d'un amour délicats.

(1) *Ibid.*, p. 220.

« O amour, s'écriait-elle, prends ce Cœur divin, cet encensoir où brûle un si suave encens, cette hostie si noble : offre-le pour moi sur l'autel d'or où est scellée la réconciliation de l'homme ; offre-le pour suppléer à ce qui m'a manqué jour par jour dans tout le cours de ma vie, durant laquelle j'ai été pour toi si stérile. Plonge mon âme dans les flots qui jaillissent de ce Cœur si rempli de bonté ; ensevelis toute la masse de mes iniquités et de mes négligences dans les profondeurs de sa divine miséricorde... Dieu de mon cœur, objet chéri de mes vœux, par votre puissance et votre ressource infinies, admettez dès cette heure, dans les mélodies qui s'échappent de votre divin Cœur, une note nouvelle pour exprimer mon indigne louange, mon impuissante action de grâces. »

La note nouvelle était magnifiquement donnée ; elle allait se transmettre.

***

Il semble bien que l'influence de sainte Gertrude ait été considérable au XIII[e] et au XIV[e] siècle — elle meurt en 1303. — De son monastère d'Helfta, situé près d'Eisleben en Saxe, les copies de ses révélations circulent de monastère en monastère. Les Dominicains particulièrement manifestèrent une grande admiration pour Gertrude, qu'ils venaient écouter sa vie durant et dont ils approuvèrent les écrits plus tard (1). Dans leurs monastères des bords du Rhin, ils se nourrissent de la pensée de sainte Gertrude, l'étudient et la propagent ; leur culte traditionnel pour la sainte Humanité de Jésus les dispose à recevoir le culte du Sacré-Cœur. Dès le XIII[e] siècle, l'Ordre introduit dans sa liturgie une fête spéciale de la Plaie du Côté, qui a lieu

(1) Cf. *La dévotion au S.-C. de Jésus dans l'Ordre de saint Dominique* (Librairie dominicaine).

le vendredi après l'octave du Saint Sacrement, au jour même qui devait être celui de la fête du Sacré-Cœur. Tauler (1294-1361) et le bienheureux Henri Suso (1300-1366), en particulier, vivent de la dévotion au Cœur de Jésus. Ce dernier écrit, de lui-même : « Un jour il lui arriva, il ne sait comment, que le Cœur divin s'inclina sur son cœur d'une manière spirituelle pour l'absorber entièrement, et en même temps la Sagesse éternelle lui parlait cœur à cœur sans paroles. Alors se levant dans sa jubilation il exulta... »

« Il nous a donné son cœur cruellement blessé, écrit Tauler, pour y faire notre demeure, jusqu'à ce que pleinement purifiés, sans tache, conformes à son cœur, nous soyons capables et dignes d'être emmenés avec lui dans le Cœur divin du Père. » Et les Dominicaines nombreuses sur les bords du Rhin se nourrissent de la dévotion qui leur est ainsi enseignée. Les archives des monastères rhénans permettent de suivre ce mouvement, accentué du XIII^e^ au

XIV^e siècle : le Cœur de Jésus y devient le Cœur divin, doux et humble, miséricordieux, consumé d'amour, le Cœur souffrant pour nous, le Cœur broyé, que l'amour de ses créatures console, le Cœur ouvert, porte de la vie, source de joie. Un recueil de prières mentionne ce texte : Je te demande, ô mon Sauveur, par cette souffrance de la blessure de ton Cœur, de laisser ce Cœur s'imprimer comme un sceau d'amour dans tout cœur droit et d'autant plus profondément que plus intense fut ta bonté qui nous l'a donné (1).

Quelques années plus tard, sainte Catherine de Sienne (1347-1380) manifeste l'épanouissement très large déjà de la dévotion au Cœur de Jésus. « Jésus crucifié » est son grand attrait, mais la sainte qui prit une si grande part aux épreuves de l'Église, aimait à retrouver l'amour du Christ dans son cœur vivant. « Nous entrerons, dit-elle, dans le Cœur enflammé, consumé, ouvert par cette blessure qui ne se ferme jamais... » « Baigne-toi dans le sang de Jésus

(1) *Op. cit.*, p. 66.

crucifié, cache-toi dans la blessure de son côté, tu y verras le secret de son cœur. La douce Vérité nous montre que ce qu'il fait en nous, il le fait par amour... ». « Arrivons au foyer principal de son ardente charité que nous trouvons dans la plaie de son côté... (1) ».

Les Franciscains ne pouvaient être absents de ce mouvement, supposé que l'un d'eux ne l'ait devancé, si l'auteur de la *Vigne mystique* est saint Bonaventure. Ils tenaient de saint François, en tout cas, un culte trop ardent pour les cinq plaies de Notre-Seigneur : « Il a donné pour toi son Cœur sur la croix, c'est pour cela qu'il a voulu avoir le Cœur ouvert », lit-on dans les sermons attribués à saint Antoine de Padoue. Et encore : « Il y a deux choses à considérer dans le Christ : l'amour dans son cœur, la douleur dans son corps... L'autel d'or, c'est la charité dans le Cœur du Christ. » Plus nettement saint Bernardin (1383-1446) s'exprime dans un sermon sur le vendredi saint : « Allons

(1) Catherine de Sienne, lettres.

donc à son Cœur, cœur profond, cœur secret, cœur qui pense à tout, cœur qui sait tout, cœur qui aime, ou plutôt qui brûle d'amour. La porte est ouverte : comprenons par là la vivacité de son amour ; et, le cœur conforme au sien, entrons en ce secret, caché jusque-là et dévoilé pour ainsi dire, à sa mort, par l'ouverture du côté (1). »

Ludolphe de Saxe (1295-1378), Dominique de Trêves (1384-1461), Jacques de Clusa (1386-1466), par les œuvres qu'ils ont laissées, montrent la famille des Chartreux toute pénétrée de dévotion au Cœur de Jésus, ayant même son image sous les yeux. Un peu plus tard, Lansperge, de la Chartreuse de Cologne proposera même des modèles remarquables de prières et d'élévations au Sacré-Cœur, dans la pratique d'une dévotion concrétisée en images semblables à celle que répandra plus tard Marguerite-Marie ; il dit à un novice : « Appliquez-vous

(1) Textes cités par J. V. Bainvel, *op. cit.*, *pp.* 229 et 330.

à honorer le Cœur du très tendre Jésus-Christ, Notre-Seigneur, tout débordant d'amour et de miséricorde, ayez la dévotion de le saluer souvent... Il est utile et très pieux d'honorer dévotement le Cœur du Seigneur Jésus. Ayez-y recours en toute nécessité, puisez-y consolation et secours de toute sorte. Que tous les cœurs vous abandonnent et vous trompent, soyez sans crainte, ce Cœur très fidèle ne vous décevra, ni ne vous délaissera. »

Il faudrait citer encore, prenant à sainte Angèle de Foligno et à sainte Lidwine, à sainte Françoise Romaine et à Jeanne de Valois, à Pierre de Blois et à Louis de Blois. Mais nous ne trouverions plus de limites, car la dévotion, nouvelle par l'insistance qu'elle met sur le Cœur de Jésus, symbole de son amour, a pénétré toute l'Église d'Occident.

***

« Dans la seconde moitié du XIV[e] et surtout

au XV^e siècle se fit un autre grand pas. Sous quelle influence particulière ? En quelles années ? Impossible de le dire avec précision. Il en fut de la dévotion au Sacré-Cœur comme de tout organisme vivant : elle croissait sans cesse sous le mouvement même de la vie.

« Aux origines, et même au cours du XIII^e siècle, les grands mystiques ne s'étaient guère préoccupés d'instituer des exercices propres en l'honneur du Cœur divin qu'ils célébraient avec tant de flamme. Ils étaient presque toujours demeurés dans le domaine de la mystique, encore que l'on trouve quelques pratiques bien déterminées chez les deux illustres moniales d'Helfta et saint Bonaventure. Peu à peu ces pratiques se multiplièrent, des exercices se fixèrent, et l'on vit la dévotion prendre une forme plus objective, s'organiser et se faire indépendants, avec ses pratiques propres (1). »

Les Chartreux et les Franciscains y eurent

(1) M. V. Bernadot, O. P. : Le développement historique de la dévotion, *Vie spirituelle*, juin 1920.

une grande part. Dès le milieu du XIV^e^ siècle, d'ailleurs, un traité attribué au Dominicain Tauler propose « un exercice divinement révélé et contenant en raccourci toute la perfection de la sainteté ». On y conseille : « Approchez du Cœur de Jésus, trésor immense, fontaine inépuisable de charité et de bonté, et entrez dans ce Cœur en pratiquant quatre exercices. » Ce sont l'acte d'offrande et d'abandon de soi-même, pour le temps et l'éternité, la demande au Christ, l'exigence même de toutes les grâces et vertus nécessaires, la conformité entière au Christ dans le désir d'une vie semblable à la sienne, enfin le désir puissant d'une union absorbante.

Nous passons sur toutes ces manifestations, de plus en plus nombreuses (1), d'un culte désormais installé qui fixera d'emblée la Compagnie de Jésus naissante, retiendra le fondateur de Saint-Sulpice et dans lequel Bossuet verra « l'abrégé de toutes les merveilles du christia-

(1) Pour cet historique voir : J. V. Bainvel, *op. cit.*

nisme ». Quand on aime, dit saint Thomas, l'amour est avidé de connaître davantage. Il étudie, il cherche ; et plus il connaît, plus il aime...

Le Cœur de Jésus attirait à soi les cœurs aimants, toujours davantage.

Au XVII[e] siècle toutefois nous ne saurions laisser passer un fait important, en raison des conséquences qu'il devait avoir.

Saint François de Sales avait une grande dévotion au Cœur de Jésus, si vive que lorsqu'il fonda, avec sainte Chantal, la maison de la Visitation, il écrivit à celle-ci, le 10 juin 1611, un vendredi après l'octave du Saint Sacrement : « Dieu m'a donné cette nuit que notre maison de la Visitation est, par sa grâce, assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé, ma chère Mère, si vous en êtes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant d'en-

clavure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie... car vraiment notre petite congrégation est un ouvrage du cœur de Jésus et de Marie... »

La Visitation, dit justement le père Bainvel, était comme consacrée d'avance au Sacré-Cœur ; elle était baptisée, pour ainsi dire, dans ce cœur divin. Et il montre, par de nombreux textes, comment les Visitandines semblent avoir eu conscience de leur mission avant Marguerite-Marie, qui devait entrer chez elles le 20 juin 1671. Bien mieux, la Mère Anne-Marguerite Clément, visitandine qui mourut le 3 janvier 1661 à la Visitation de Melun, grande amante du Cœur de Jésus qui eut un jour, comme sainte Catherine de Sienne, le sentiment que Jésus lui ôtait son cœur et mettait le sien propre à la place, ne dissimule pas son intuition très nette que la Visitation avait été faite par le Sacré-Cœur et pour le Sacré-Cœur.

C'est à la même époque, à peu près, que le père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus,

tout pénétré de la dévotion au Sacré-Cœur, s'en fait l'apôtre infatigable, en même temps que saint Jean Eudes, dont il nous reste à parler avant d'en venir à Marguerite-Marie.

***

Il convenait que l'Église elle-même intervînt officiellement et fît place, dans sa liturgie, au culte du Sacré-Cœur. Ce fut l'œuvre de saint Jean Eudes, appelé non sans raison « l'auteur du culte liturgique des Cœurs sacrés de Jésus et Marie (1) » et dont Pie X a pu écrire : « Brûlant d'un singulier amour envers les Cœurs très saints de Jésus et de Marie, il eut le premier — et ce ne fut pas sans une sorte d'inspiration divine — l'idée d'un culte public en leur honneur. De ce culte si doux on doit le regarder comme le père, car il fit célébrer la solennité de ces Cœurs ; comme le docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe ;

(1) Décret sur l'héroïcité de ses vertus : 3 janvier 1903.

comme l'apôtre enfin, car de tout son cœur il s'employa à répandre partout cette dévotion salutaire (1) ».

Né en 1601 à Caen, Jean Eudes n'ignorait pas sainte Mechtilde et sainte Gertrude, ni le Chartreux Lansperge. Mais il ne sépare pas dans sa dévotion, les Cœurs de Jésus et de Marie, il dit même volontiers *le Cœur* de Jésus et Marie et il lui consacre les congrégations et tiers ordre qu'il fonde. En 1646, il fait célébrer la fête du Saint Cœur de Marie, le 20 octobre ; il la reportera plus tard au 8 février, pour consacrer le 20 octobre au Cœur de Jésus. Il veut qu'on aille à Jésus par Marie, au Cœur du Fils par le Cœur de la Mère ; il écrit même : « La divine Providence a voulu faire aller la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur de Jésus pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération de ce Cœur adorable... cette ardente dévotion des vrais enfants du Cœur de la Mère d'amour... l'a obligée d'obtenir de son

(1) Bref de béatification.

Fils bien-aimé cette faveur très signalée qu'il fait à son Église, de lui donner la fête de son Cœur royal, qui sera une nouvelle source d'une infinité de bénédictions (1). » Et il explique : « Entre les fêtes de cette Mère admirable, celle de son très sacré Cœur est comme le cœur et la reine des autres ; parce que le cœur est le siège de l'amour et de la charité... (2). » Ce n'est pas assez dire encore : pour bien connaître la fête du Sacré-Cœur de Jésus, « il faut savoir que toutes les fêtes que la Sainte Église célèbre durant le cours de l'année sont autant de fontaines de grâces et de bénédiction. Mais celle-ci est une mer de grâce et de sainteté, parce que c'est la fête du très Saint Cœur de Jésus, qui est un océan immense de grâces innombrables (3) ». Il est ainsi conduit à traiter du Cœur de Jésus séparément, du cœur symbole et foyer d'amour.

(1) *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 119.
(2) *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 313.
(3) *Ibid.*, t. VI, p. 34.

L'apôtre normand fait mieux, car il entraîne l'épiscopat. Le père Le Doré, supérieur général des Eudistes, a publié les lettres des évêques de Coutances, Bayeux, Rennes, Evreux, Rouen, qui permettaient de célébrer solennellement, dès 1670, la fête du Cœur adorable de Jésus. Déjà, en 1655, saint Jean Eudes avait inauguré, à Coutances, la première église consacrée au Cœur de Jésus et Marie ; en 1648 il fait célébrer la fête du Saint Cœur de Marie à Autin, dans ce diocèse où Marguerite-Marie était née, en 1647.

Or, les lettres épiscopales suscitées par saint Jean Eudes, sont caractéristiques. L'évêque d'Évreux y dit : « Le Cœur adorable de Notre-Seigneur étant une fournaise d'amour envers son Père et de charité envers nous, et la source d'une infinité de grâces et de faveurs au regard de tout le genre humain, tous les hommes, spécialement tous les chrétiens, ont des obligations infinies de l'honorer, louer et glorifier de toutes les manières possibles. » De même, l'évêque de

Coutances : « Le Cœur adorable de notre Rédempteur étant... tout brûlant du zèle de notre salut, tout plein de miséricorde envers les pécheurs, tout rempli de compassion envers les misérables... »

Saint Jean organise encore les confréries du Cœur de Jésus et Marie pour lesquelles il obtient un bref du pape Alexandre VII en 1666, six brefs de Clément X de 1673 à 1675. Son apostolat se propage d'ailleurs en Bretagne et en Bourgogne ; là encore des évêques approuvent. On peut donc affirmer qu'en 1680, lorsque saint Jean Eudes mourut, la dévotion avait fait un grand pas : approuvée directement par de nombreux évêques français, implicitement par le Souverain Pontife, elle commençait à devenir liturgique. Marguerite-Marie allait pouvoir remplir sa mission.

***

Il est bien vain de rechercher quelles in-

fluences ont pu s'exercer sur Marguerite-Marie, quelles lectures elle a pu faire qui l'auraient orientée vers le Cœur de Jésus : l'atmosphère de la Visitation y suffisait. Au demeurant, pour elle comme pour sainte Gertrude, Notre-Seigneur lui-même est le Maître, directement.

Sainte Marguerite-Marie allait ainsi orienter le culte du Sacré-Cœur, lui donner une marque très particulière, devenir l'instrument d'une large diffusion dans le monde et révéler enfin la mission très nette qui revenait à la France, dans cet apostolat nouveau. Il suffit de l'écouter. Sa vie entière ne fut qu'un perpétuel sacrifice, un long calvaire ; orpheline de son père, contrainte de vivre avec sa mère chez des parents qui les persécutaient l'une et l'autre ; appelée dès le jeune âge à une rare plénitude de vie intérieure, par Notre-Seigneur lui-même ; inclinée à une vie de pénitence et d'austérités, quoique portée aux plaisirs du monde que sa nature lui faisait désirer parfois, cependant qu'un dégoût inté-

rieur l'en écartait toujours, parce que, dit-elle, « cette douloureuse figure qui se présentait à moi, comme de mon Sauveur qui venait d'être flagellé, m'empêchait bien d'en prendre » ; confiée par Jésus au soin de sa Mère, elle est *conduite* à la Visitation de Paray-le-Monial, où elle entre le 20 juin 1671, prend l'habit le 25 août suivant et commence là son chemin de croix, portée par « une faim insatiable de mortifications et d'humiliations », encore que son naturel sensible les ressentît vivement.

Le divin Maître m'honorait de ses entretiens quelquefois, écrit-elle, « comme un père blessé d'amour pour son enfant unique, et en d'autres qualités dont je supprime les effets que cela produisait en moi. Seulement je dirai qu'il me fit voir en lui deux saintetés, l'une d'amour, l'autre de justice, toutes deux très rigoureuses en leur manière, et lesquelles s'exerceraient continuellement sur moi (1) ».

Son humilité s'efforçait vainement à se retirer

(1) *Vie et œuvres*, par Mgr GAUTHEY, 3e édition, II, p. 63.

des voies extraordinaires où elle était engagée. La volonté du Christ restait la plus forte, car elle ne lui refusait rien :

« Apprends, me dit-il, sur quelque faute que j'avais faite, que je suis un Maître saint et qui enseigne la sainteté. Je suis pur, et ne peux souffrir la moindre tache. C'est pourquoi il faut que tu agisses en simplicité de cœur, et avec une intention droite et pure en ma présence. Car je ne peux souffrir le moindre détour, et je te ferai connaître que si l'excès de mon amour m'a porté à me rendre ton maître, pour t'enseigner et te façonner à ma mode et selon mes desseins, je ne peux supporter les âmes tièdes et lâches, et que, si je suis doux à supporter tes faiblesses, je ne serai pas moins sévère et exact à corriger et punir tes infidélités (1). »

Ainsi, Notre-Seigneur la guide, la forme et peu à peu lui découvre ce qu'il attend d'elle : « Une fois donc, étant devant le Saint Sacrement... Il me fit reposer fort longtemps sur sa

(1) *Ibid.*, p. 67.

divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré Cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés, jusqu'alors qu'il me l'ouvrît pour la première fois... Et voici comment il me semble la chose s'est passée. Il me dit : *Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition; et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi* (1). »

Ceci se passait en 1673, probablement. Quelque temps après, nouvelle révélation : « Ce divin Cœur me fut présenté comme dans un

(1) *Ibid.*, p. 70

trône de flammes, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable, et il était environné d'une couronne d'épines, qui signifiaient les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessous qui signifiait que, dès les premiers instants de son incarnation, c'est-à-dire dès lors que ce Sacré-Cœur fut formé, la Croix y fut plantée, et il fut rempli de toutes les amertumes que lui devaient causer les humiliations, pauvreté, douleurs et mépris que la sacrée Humanité devait souffrir tout le cours de sa vie et en sa sainte Passion.

« Et il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition où Satan les précipite à foule, lui avait fait former ce dessein de manifester ce Cœur aux hommes, avec tous ses trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire, qui se-

raient à leur pouvoir, il les enrichît avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source, lequel il fallait honorer sous la figure de ce Cœur de chair (1). »

Notre-Seigneur précise que cette dévotion « était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles ». Il ajoute enfin : *Voilà les desseins pour lesquels je t'ai choisie et fait tant de faveurs... Je ne me suis rendu moi-même ton maître et ton directeur que pour te disposer à l'accomplissement de ce grand dessein et pour te confier ce grand trésor que je te montre à découvert* (2).

La dévotion au Sacré-Cœur ne sera plus le lot de quelques privilégiés : tous y seront appelés et ses grâces données à tous. Pour accomplir ce dessein : Marguerite-Marie ! Il lui semblait toujours entendre « dans le plus intime de son

(1) *Ibid.*, p. 571, lettre au P. Croiset
(2) *Ibid.*, p. 572.

cœur » : *Je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui se voudront opposer.*

Un peu plus tard, le Christ lui apparaît « tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies » et lui découvre les merveilles de son pur amour, l'excès où il en avait été porté, dont il ne reçoit, dit-il, que méconnaissance et ingratitudes..., « *ce qui m'est beaucoup plus sensible que tout ce que j'ai souffert en ma Passion ; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux ; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien* (1) ».

Comme le Christ lui demande de suppléer aux ingratitudes humaines et qu'elle lui oppose son impuissance, Il la pénètre du rayonnement de son cœur et lui dit : « *Je serai ta force, ne crains rien, mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. Premièrement, tu*

(1) *Ibid.*, p. 72.

me recevras dans le Saint Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelque mortification et humiliation qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour. Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. Et, toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au Jardin des Olives, laquelle tristesse te réduira sans que tu la puisses comprendre, à une espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort (1). »

Elle n'était pas abritée des tentations de désespoir ou d'orgueil, qui sont fréquemment la rançon des grandes âmes ; sa volonté de fer y suffisait à peine. « Il voulait, écrit-elle simplement, que je fusse dans un continuel état de sacrifice. »

Enfin, après quatre ans, en juin 1675, dans l'octave de la fête du Saint Sacrement, comblée « des grâces excessives de son amour », comme

(1) *Ibid.*, p. 72.

elle demande de lui rendre amour pour amour, le Christ achève de lui découvrir sa mission. Montrant son divin Cœur, Il lui dit : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur pour une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin*

amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu (1).

Tel est le commandement du Maître des hommes, donné à l'humble Visitandine, impuissante derrière la grille de son cloître, sans rapport avec le monde et qui doit susciter, non plus quelques offices solennels dans tel et tel diocèse, mais le mouvement de l'Église universelle, pour le monde entier, en ce jour fixé. *Je t'ai choisie,* a-t-il dit, *afin qu'il apparaisse que tout est fait par moi.*

Le bon sens robuste, toujours en éveil, de Marguerite-Marie sait bien faire observer à son divin Maître qu'elle ne savait comment accomplir ce qu'il demandait. « Il me dit, écrit-elle, de m'adresser à son serviteur qu'il m'avait envoyé pour l'accomplissement de ce dessein. » Ce serviteur était le père Claude de la Colombière, son directeur, de la Compagnie de Jésus. Elle met tout par écrit et transmet. Sur quoi, pour mieux marquer encore que les activités

(1) *Ibid.*, p. 103.

humaines ne servent à Dieu que dans la mesure où il veut, Claude de la Colombière est envoyé à l'Angleterre protestante.

Cependant Notre-Seigneur poursuit son enseignement et la manifestation de ses volontés. Un jour, durant l'assemblée des religieuses, il semble à Marguerite-Marie qu'un abîme la menace. « Je m'adressais à mon Dieu avec confiance, écrit-elle. Je lui dis : Unique amour de mon âme, faites-moi connaître ce qui m'inquiète. — Et aussitôt que je fus à l'oraison, il se présenta à mon âme (1), couvert de plaies, et

(1) On remarquera les expressions que la sainte utilisait : « Il se présenta à mon âme... » Elle dit ailleurs : « Et me faisant voir *par la suprême pointe de l'entendement* ce beau Cœur plus éclatant que le soleil... » Il n'y a pas, semble-t-il, du moins à cette époque, de visions *sensibles* chez Marguerite-Marie, mais une information de l'intelligence dans sa partie la plus haute. Ce fait est bien propre à donner réflexion aux incroyants de bonne foi, qui s'en tiennent aux explications grossières de la vie intérieure des saints, explications prétendues scientifiques, mais qui, même exemptes d'un matérialisme dégradant, sont limitées et bornées par une psychologie trop humaine, parce qu'elle ne connaît de l'âme que sa partie inférieure. Il y a une activité de la « suprême pointe de l'entendement » qui échappe quelquefois au sensible et que nos traités de psychologie ignorent à peu près complètement. Si on la néglige, il faut renoncer à comprendre la vie intérieure des saints.

me disant de regarder l'ouverture de son côté, qui était un abîme sans fond qui avait été fait d'une flèche sans mesure, qui est celle de l'amour, et que, si je voulais éviter cet abîme dont j'étais dans l'ignorance, il me fallait perdre dans celui-ci, par lequel on évitait tous les autres, et que c'était la demeure de tous ses amants, où ils rencontrent deux vies : l'une pour l'âme, l'autre pour le cœur. L'âme y rencontre la source des eaux vives pour se purifier et y recevoir la vie de la grâce que le péché lui avait ôtée ; et le cœur y trouve une fournaise d'amour, ardente, qui ne le laisse plus vivre que d'amour. *L'une s'y sanctifie et l'autre s'y consomme*. Et, comme l'entrée en est petite, il faut être petit pour y entrer, et être dénué de toute chose (1). »

Marguerite-Marie ne cesse de transmettre ainsi ce que l'Amour révèle à son amour. Sa vision en est parfois chargée de vie divine ; écoutons : « Une autre fois, ce Souverain de mon

(1) *Ibid.*, p. 143.

âme me dit : *Je te veux être toute chose, ta joie et ta consolation, mais je serai aussi ton supplice.* Je connus l'effet de ces paroles. Entre ses perfections divines, celle qui devait effectuer ses promesses, qui était sa sainteté d'amour et de justice, je confesse qu'il est difficile à une créature d'en exprimer les effets, n'ayant rien senti de si douloureux que cette sainteté de justice, qui s'imprime dans l'âme d'une manière si terrible, qu'elle voudrait se précipiter dans toutes les peines imaginables et s'immoler à souffrir celle des damnés plutôt que de paraître devant la sainteté de Dieu avec un seul péché... La sainteté d'amour ne cause guère moins de souffrances, à la réserve que toutes ces peines donnent à l'âme des mouvements de joie et de consolation si grands qu'il n'est pas moins difficile de les exprimer... Dieu se faisant voir nécessairement à l'âme et lui découvrant les trésors dont il l'enrichit et l'ardent amour qu'il a pour elle et le peu de correspondance qu'elle a, son amour la presse si vivement de l'aimer qu'il n'y

a que le divin auteur de ces opérations qui puisse exprimer ce que c'est (1). »

La sainte de Paray convie tous les hommes à s'abîmer dans la sainteté d'amour, afin d'éviter le poids de la sainteté de justice. Ils choisissent librement l'une et l'autre. Combien toutefois la sainteté d'amour est attentive à faciliter leurs pas et leurs efforts ? Le complément du message le fait assez voir.

C'était en juin 1689, le jour de la fête du Sacré-Cœur, qu'elle entendit ces paroles : *Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur, que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre vic-*

(1) *Ibid.*, p. 146.

torieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église (1).

Ceci s'adressait au roi Louis XIV. Marguerite-Marie insiste, dans une seconde lettre : « Le Père Eternel voulant réparer les amertumes et les angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a ressenties dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et outrages de sa Passion, veut établir son empire dans la cour de notre grand monarque, duquel il se veut servir pour l'exécution du dessein qu'il désire s'accomplir en cette manière, qui est *de faire faire un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour...* il l'a choisi comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Saint-

(1) *Ibid.*, lettre à la Révérende Mère de Sammaise, p. 438. Qu'on entende bien : il s'agit des ennemis de Dieu, de son Eglise, des victoires de la Vérité, non d'un triomphe temporel.

Siège apostolique, et en obtenir tous les autres privilèges qui doivent accompagner cette dévotion de ce Sacré-Cœur, par laquelle il veut départir les trésors de ses grâces de sanctification et de salut... » Elle ajoute que « Dieu a choisi le Révérend Père de la Chaise pour l'exécution de ce dessein, par le pouvoir qu'il lui a donné sur le cœur de notre grand roi... (1). »

Charge et honneur qui revenaient à la France et à son roi. Nous verrons comment elle y répondit.

Marguerite-Marie écrit encore que le Sacré-Cœur s'est communiqué premièrement aux Filles de la Visitation, « auxquelles il a donné de le manifester et faire connaître par l'établissement de cette même dévotion de ce Cœur tout aimable, de laquelle dévotion il veut que les Révérends Pères Jésuites fassent connaître l'utilité et la valeur, cela leur étant réservé... », « il veut, ce divin Cœur, que les Filles de la Visitation distribuent les fruits de cet arbre sacré

(1) *Ibid.*, p. 456.

avec abondance ». Il désire ardemment « d'être connu, aimé, honoré particulièrement » des Pères de la Compagnie de Jésus, « auxquels il promet, si je ne me trompe, de répandre tellement l'onction de son amour sur leurs paroles avec des grâces fortes et puissantes, qu'elles seront comme un glaive à deux tranchants, qui pénétreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs, pour en faire sortir la source d'une véritable pénitence qui purifie et sanctifie les âmes (1) ».

Enfin, voici pour tous : « Je me voudrais fondre d'action de grâces et de reconnaissance envers ce divin Cœur pour les grandes grâces qu'il nous fait en voulant bien se servir de nous pour aider à le faire connaître, aimer et honorer ; à quoi il a attaché des biens infinis pour tous ceux qui s'y emploieront de tout leur pouvoir, suivant son inspiration... Mais il fait connaître ce désir (d'être connu et aimé) être si excessif qu'il promet que tous ceux qui se

(1) *Ibid.*, pp. 458, 437 et 439.

consacreront et dévoueront à lui pour lui donner ce plaisir que de lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera à leur pouvoir, suivant les moyens qu'il leur en donnera, qu'il ne les laissera jamais périr, et qu'il leur serait un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort que ce divin Cœur les recevrait amoureusement, mettant leur salut en assurance, prenant soin de les sanctifier et de les rendre grands devant son Père éternel autant que l'on prendrait de peine d'agrandir le règne de son amour dans les cœurs. Et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait abondamment dans tous les lieux où serait honorée l'image de ce Sacré-Cœur, parce que son amour le presse de départir le trésor inépuisable de ses grâces sanctifiantes et salutaires dans les âmes de bonne volonté, cherchant des cœurs vides pour les remplir de la suave onction de son ardente charité, pour les consommer et les transformer tous en lui. Il

veut des esprits humbles et soumis, sans curiosité que d'accomplir son bon plaisir. De plus, il réunirait les familles divisées par ce moyen et protégerait celles qui seraient en quelque nécessité ; et qu'il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les communautés religieuses où il serait honoré, lesquelles se mettraient sous sa protection ; et qu'il en tiendrait tous les cœurs unis, pour n'en faire qu'un avec lui, et qu'il en détournerait les traits de la divine justice, en les remettant en grâce lorsqu'ils en seraient déchus (1). »

Ce n'est pas tout : il reste le dernier engagement, suprême et mystérieux, de la sainteté d'amour, ce qu'on a appelé la grande promesse. « Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : *Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon cœur, que son amour tout puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du*

(1) *Ibid.*, p. 531, lettre au P. Croiset, 10 août 1689.

mois, de suite, la grâce de la pénitence finale, ne mourant point dans ma disgrâce et sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré au dernier moment (1).

Lutte tragique de la destinée humaine, où s'opposent l'homme inconstant, oublieux de soi-même, qui joue sa mort, et ce Dieu insatiable qui veut pour ses créatures la vie, donne toujours, promet, s'engage, dans cette recherche de cœurs vides à remplir d'ardente charité.

***

Tel est, dans l'essentiel — il faudrait lui consacrer un long ouvrage pour tout dire — l'évangile de sainte Marguerite-Marie. Il suffit de la lire, calmement, pour voir qu'elle n'est pas une exaltée, ni une déséquilibrée. « C'était une religieuse à l'esprit éclairé, douée d'un jugement sûr et calme, guidée par une conscience

(1) *Ibid.*, p. 397, lettre à la Révér. Mère de Sammaise, mai 1688.

extrêmement délicate, munie d'une volonté indomptablement galvanisée par le devoir. Bien loin que jamais une de ses actions, une de ses paroles, une de ses attitudes ait moindrement démenti sa résolution, chaque jour de son existence la réalisait plus profondément, on pourrait dire plus terriblement ; car il demeure constant que la souffrance est le pain de l'amour. Aussi cette âme aimante eut-elle le pressentiment de sa fin, dès lors qu'elle commença à ne plus souffrir (1). »

C'est elle qui avait écrit : « Pourvu qu'enfin je le puisse aimer, cela me suffit. » Et, pour ce siècle, elle a fixé toutes les manifestations d'amour qui plaisaient au Christ aimant. La consécration par laquelle on fait et renouvelle un don complet de soi-même, de toutes ses intentions et actions au Sacré-Cœur, agissant en tout pour son amour, « après quoi vous ne vous regarderez plus que comme appartenant et

(1) Mgr Gonon : sainte Marguerite- Marie, *Vie spirituelle*, juin 1920.

dépendant de l'adorable Cœur de Notre-Seigneur, y ayant recours en toutes vos nécessités et y établissant votre demeure, autant que vous le pourrez. » L'image du Sacré-Cœur, qu'elle fixe avec une grande précision, non pour qu'on s'y arrête, mais comme un moyen de penser toujours à ce qu'elle symbolise ; car Marguerite-Marie, on l'a vu, ne cherche que l'amour et ne tend qu'à l'amour ; elle écrira que la blessure du côté est un abîme sans fond, fait d'une flèche sans mesure, puis courant d'un bond au terme de sa dilection, elle ajoutera : « qui est celle de l'amour ». La dévotion à la nuit d'agonie, d'où est née ce qu'on a appelé l'heure sainte du jeudi au vendredi, que Notre-Seigneur lui avait demandée. La dévotion au Saint Sacrement, la soif de l'Eucharistie qu'elle ne sépare jamais du Sacré-Cœur... et comment l'eût-elle séparée alors que toutes ses révélations ont été reçues devant l'Hostie et que tant de promesses sont liées à sa communion ? Elle demandera encore une association de cette dévotion au

Sacré-Cœur où les membres « participeraient au bien spirituel les uns des autres, et, par là, elle appellera ces archiconfréries qui, autour de la basilique de Montmartre, unissent tant de paroisses de France et du monde au sanctuaire que son Maître lui avait demandé.

Enfin, marque propre et nouvelle qu'elle a donnée au culte du Sacré-Cœur : elle veut toujours l'amour, son règne, son triomphe et sa joie, mais un amour efficace qui entend compenser tous les vides et tous les manques, réparer par un surcroît de fidélité souffrante, ce que tant d'oublis et de négligences ne donnent pas. L'amour n'est pas aimé... : elle ne veut plus « vivre que de sa vie, n'aimer que par son pur amour, n'agir et pâtir que dans ses saintes intentions », afin de lui apporter une compensation, une réparation. Elle écrit, avec son sang : « Moi chétive et misérable néant, proteste à Dieu me soumettre et sacrifier à tout ce qu'il désire de moi, immolant mon cœur à l'accomplissement de son bon plaisir, sans réserve

d'autre intérêt que sa plus grande gloire et son pur amour, auquel je consacre et abandonne tout mon être et tous mes moments. »

Si, dans la consécration en effet « le but premier et principal pour la créature est de rendre amour pour amour à son Créateur, il s'ensuit naturellement qu'elle doit compenser à l'égard de l'amour incréé l'indifférence, l'oubli, les offenses, les outrages, les injures qu'il subit : c'est ce qu'on appelle couramment le devoir de la réparation.

« Que si les mêmes raisons nous obligent à ce double devoir, cependant le devoir de réparation et d'expiation s'impose en vertu d'un motif encore plus impérieux de justice et d'amour : de justice d'abord, car l'offense faite à Dieu par nos crimes doit être expiée et l'ordre violé doit être rétabli par la pénitence ; mais d'amour aussi, car nous devons « compatir au Christ saturé d'opprobres » dans ses souffrances et lui offrir, selon notre petitesse, nos consolations. Tous nous sommes des pécheurs ; de

nombreuses fautes nous chargent ; nous avons donc l'obligation d'honorer Dieu non seulement par notre culte d'adoration qui rende à sa Majesté Suprême de légitimes hommages, par des prières qui reconnaissent son souverain domaine, par des louanges et des actions de grâces pour ses infinies bontés ; mais à Dieu juste Vengeur nous avons encore le devoir d'offrir satisfaction pour nos « innombrables péchés, offenses et négligences ». Ainsi à la consécration, par laquelle nous nous donnons à Dieu et qui nous mérite d'être voués à Dieu, avec la sainteté et la stabilité qui, suivant l'enseignement de l'angélique Docteur, sont le propre de la consécration — il faut donc ajouter l'expiation qui efface entièrement les péchés ; de peur que, dans sa sainteté, la Souveraine Justice ne repousse notre indignité téméraire et, loin d'agréer notre offrande, ne la rejette comme odieuse (1). »

Le propre du message que Marguerite-Marie

(1) Pie XI, encyl., *Miserentissimus Redemptor.*

apportait se résume ainsi en deux mots : *l'amour,* qui manque si gravement dans ces siècles de fer, où l'appétit de jouissance, l'égoïsme qu'il suscite, font la loi et rendent les cités inhabitables aux faibles et aux malheureux ; l'amour qui veut *réparation,* ce que ce temps redoute si obstinément, dont il a si grand besoin et qu'il le sauverait. « Les ardeurs de cet amour sont des ardeurs de feu, une flamme de Celui qui est (1). »

Ce que le Christ voulait par elle, ce qui était comme un dernier effort de son amour pour les hommes, consistait à leur rappeler cette société vraiment humaine qu'est l'Église, famille de Dieu, composée des membres associés à la vie divine par l'union d'amour au Fils unique, unis au chef de ce corps immense du passé, du présent et de l'avenir, dont Marie est la mère et dispensatrice, où s'imite vraiment la Trinité divine, dans la communauté des biens. Car les richesses spirituelles sont possédées en commun

(1) *Cantique des Cantiques,* VIII, 6.

et les vrais chrétiens ne s'oublient les uns des autres, sachant qu'ils vivent ensemble de la même vie, priant, méritant, les uns pour les autres. Ils disent *notre* Père. Ils ont liberté d'offrir pour autrui, même et surtout pour les pécheurs, cette part grande de leurs mérites dont ils disposent, de payer une fraction de la dette, de puiser, pour les pauvres et les défaillants que nous sommes, au trésor des indulgences que l'Église départit, de réparer enfin, pour eux d'abord, qui ont été comblés et ne savent rester à hauteur de leurs dons, pour les autres aussi, non seulement en ce sens que l'amour « excessif » du Christ Jésus y trouve une satisfaction, dont la divinité n'a pas besoin, mais surtout en méritant, par cette réparation même, un transfert de biens spirituels, un influx nouveau de grâces divines. Cité unique, où les vrais biens, les biens qui ne passent pas, ne sont jamais complètement appropriés. Mystère à coup sûr, mystère de la Miséricorde, de la Justice toujours hésitante, mais sans lequel

les cités humaines ne connaissent que l'ombre de la vie.

Il faudrait dire, et ce n'est pas le lieu ici, l'influence immense de sainte Marguerite-Marie, ou plus exactement du Cœur de Jésus, sur l'Église universelle, sur la pensée et la vie catholique, par elles, sur la pensée et la vie humaines.

Je régnerai, avait-il dit, malgré mes ennemis et tous ceux qui se voudront opposer...

III

LA RÉPONSE DE LA FRANCE

Nous n'écouterons pas ici un nationalisme désuet, qui dissimule au fond plus d'inquiétudes et de faiblesses que de force. Le Christ n'a pas découvert un cœur passionné d'amour pour les Français, mais pour les hommes, pour tous les hommes. La part de la France est assez large et généreuse pour qu'on s'y tienne scrupuleusement. Car saint François de Sales et sainte Chantal, fondateurs de la Visitation, saint Jean Eudes, sainte Marguerite-Marie, la préférée, le bienheureux Claude de la Colombière et les Jésuites, sans lesquels rien n'eût passé, sont Fran-

çais. Bien plus (nous l'avons vu, un message particulier était destiné au roi de France, qui devait promouvoir la dévotion au Sacré-Cœur, lui élever un temple et susciter une fête liturgique dans l'Église universelle. La demande, faite en 1689, s'adresse au fils aîné du divin Cœur et à la fille aînée de l'Église.

Comment la France répondit-elle ? C'est ce qui nous reste à dire, et le patriotisme sain y trouvera plus d'une occasion de mortification.

On ignore ce qui est advenu du message au roi. A-t-on reculé devant la transmission ? Louis XIV, informé, a-t-il laissé son esprit de magnificence l'emporter sur sa foi ? Mystère (1). Il faudra attendre deux siècles avant l'édification du temple du Sacré-Cœur. Cependant la dévotion ne cessera de se répandre.

(1) Un siècle plus tard, la consécration de la France et de la famille royale était faite par Louis XVI, dans la prison du Temple, et les promesses écrites que le roi malheureux subordonnait au rétablissement de sa couronne. Mais il était trop tard. Comme l'écrit le père Jonquet : le gémissement de Louis XVI se perd dans les blasphèmes de la Révolution.

Les Visitandines et les Jésuites s'y emploient, le père de la Colombière, le père Croiset et le père de Gallifet surtout, qui ont connu la sainte ; encore rencontrent-ils, dans leur Compagnie, des prudences qui font obstacle ; un manuscrit qui demande messe et office du Sacré-Cœur pour l'Église universelle, n'est pas transmis par le général de la Compagnie de Jésus. Les Visitandines s'adressent alors aux évêques. Rome hésite, mais les suppliques arrivent de toutes parts, non seulement de France, mais, peu à peu, de Pologne, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, d'Amérique, d'Orient. Enfin le 11 mai 1765, la Sacrée Congrégation des Rites accorde la messe et l'office à la Pologne, puis aux Visitandines le 10 juillet. Cette même année, la France presque entière va de l'avant, grâce à l'épiscopat préparé déjà par saint Jean Eudes, grâce aussi à la reine ; en juillet 1765, l'assemblée du clergé décide, sur la proposition de l'archevêque de Reims, l'envoi d'une circulaire à tous les évêques de France : fête concédée, non prescrite pour

la France. La plupart des Églises suivirent, mais ce n'est qu'en 1856 que Pie IX, à la demande des évêques français étend la fête à l'Église universelle, sous le rite double majeur, avec son caractère de réparation. En 1864, Marguerite-Marie est béatifiée, ses révélations examinées et reconnues véridiques. La dévotion au Sacré-Cœur est devenue universelle ; malgré la tourmente révolutionnaire et ses folies, la France y tient le premier rang, ne serait-ce que par *l'Apostolat de la prière,* fondé par les Jésuites sous le signe du Sacré-Cœur et qui rayonne sur le monde entier.

Mais « l'édifice » demandé par Notre-Seigneur semble totalement oublié. La volonté divine va l'imposer par un détour.

***

Après l'étonnante prospérité de la France durant le Second Empire, les désastres de 1870-71 furent, pour beaucoup de Français, un réveil

douloureux. On sortait d'une tiédeur qui avait endormi le pays, on commençait à comprendre que la cité ne se rebâtit pas autrement que Dieu ne l'a faite. Au mois d'août 1870, après les premières défaites, l'Impératrice demandait à Mgr Darboy la consécration de la France au Sacré-Cœur. Trop tard encore : les désastres s'accumulèrent. Mais la générosité française réagit (1).

A travers ces jours noirs, quelques Français animés par un modeste et grand chrétien, M. Alexandre Legentil, formèrent le projet d'un vœu au Sacré-Cœur de Jésus, comportant la promesse d'une église consacrée à ce divin Cœur, élevée dans la capitale, si celle-ci était protégée de l'invasion. Vœu étroit, inspiré de celui qui avait été fait à Marseille, mais où l'esprit universel de Marguerite-Marie ne se fût

(1) Pour l'histoire de ces événements il faut consulter : *Montmartre, autrefois et aujourd'hui*, par le R. P. Jonquet et François Veuillot (Bloud et Gay, épuisé), ainsi que l'étude publiée dans la revue *Montmartre*, par M. le chanoine Vié, et réunit en volume sous le titre : *Aux origines du vœu et de la basilique*. (Secrétariat de la basilique.)

pas reconnu, premier germe toutefois d'une œuvre qui rayonnera sur le monde. A la fin de 1870, Alexandre Legentil, entraîné à quitter Paris investi, va s'établir à Poitiers, avec son beau-frère Rohault de Fleury, qui secondait son dessein avec passion. L'un et l'autre avaient l'appui de M. Baudon, président général de la Société de Saint Vincent de Paul, et d'un homme influent, M. Léon Cornudet, séparés d'eux par les lignes ennemies. Cornudet avait écrit à Mgr Guibert, archevêque de Tours, Legentil à Mgr Mermillod, mais rien n'était possible sans l'archevêque de Paris et l'accueil paternel et favorable du cardinal Pie, évêque de Poitiers, ne suffisait pas à le remplacer.

Pendant ce temps, le père Henri Ramière, de la Compagnie de Jésus (né en 1821), achevait de réorganiser l'apostolat de la Prière dont il avait reçu la direction en 1869 (1). Dès août 1870, cet apôtre écrit : « La politique humaine

(1) Il rénova cette œuvre puissante qui aura, en 1877, 10 millions d'adhérents pendant que *le Messager du Cœur*

s'obstine à gouverner seule, or il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ et en son divin Cœur. » Avec le concours du père de Bussy, il multiplie les appels du *Messager,* demandant la consécréation de la France au Sacré-Cœur, en réparation de tant d'erreurs nationales. Le 17 octobre 1870, à la Visitation du Mans, un autre Jésuite, le père de Boylesve, rappelle, au cours d'un panégyrique de Marguerite-Marie, la demande d'un temple au divin Cœur exprimée par Notre-Seigneur ; il compose un appel en ce sens qui, approuvé par le R. P. Ramière est tiré à trois cent mille exemplaires.

Le texte parvint à Poitiers où Alexandre Legentil en eut connaissance, sur quoi il écrivit au père de Boylesve pour lui soumettre son propre projet d'un temple érigé à Paris. Ébranlé par les raisons que lui exprime Legentil, le père de Boylesve renonça à son idée d'un édifice à Pa-

de Jésus, son organe mensuel, comptera 15 éditions en 15 langues différentes. Impulsion féconde, puisqu'en 1926, on comptera 80.000 centres, 26 millions d'associés, et pour *le Messager,* 51 éditions allant à 13 millions de lecteurs.

ray-le-Monial et écrivit au père Ramière que le temple du Sacré-Cœur devait être élevé à Paris, pour *le salut de la France*. Assentiment du directeur de *l'Apostolat* qui suggère toutefois qu'au salut de la France, on ajoute la délivrance de la Papauté, prisonnière à Rome ; dans ce sens, il rédige une *protestation des catholiques français* (décembre 1870) :

« Au moment où, dans l'Europe chrétienne, la force brutale écrase impunément les droits les plus sacrés. Au moment où le patrimoine donné à l'Église par les anciens rois francs est sacrilègement envahi, où la capitale de la chrétienté est prise de force, où le Chef de l'Église privé de la liberté indispensable pour remplir sa charge, et où la liberté des catholiques de l'univers est opprimée avec l'indépendance du Suprême Pasteur...

« ... Afin de réparer les outrages faits à saint Pierre en la personne de son successeur, afin d'obtenir par une intervention miséricordieuse du Cœur de Jésus le pardon de nos crimes et

les secours extraordinaires qui, seuls, peuvent délivrer Rome de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons lorsque ces deux grâces nous auront été accordées de contribuer selon nos moyens à l'érection d'une église consacrée au Cœur de Jésus sous l'invocation du Prince des apôtres. »

Ce n'était pas tout à fait ce que Marguerite-Marie avait transmis, au moins la portée du vœu était-elle universelle. Chose curieuse, Legentil, Rohault de Fleury et Baudon qui avaient projeté d'abord un vœu parisien, qui consentaient à l'étendre à la France entière, hésitaient à y lier la cause du Souverain Pontife ; ils ne désiraient rien au delà d'une œuvre à la fois religieuse et patriotique. On discuta par correspondance, mais le sens catholique du père Ramière l'emporta. En partie du moins, car Legentil, rédigeant une nouvelle formule, imprimée à Poitiers le 24 janvier 1871, publiée le 29 par la *Semaine religieuse* et comportant un vœu national pour la délivrance du Souverain

Pontife et le salut de la France, l'assaisonne de vives protestations contre les violations du droit des gens à Rome et par les Allemands en France. C'était rétablir le caractère purement national du vœu et lier, en quelque sorte, la cause universelle de Rome, à celle d'une nation. Le père Ramière ne dissimula pas sa contrariété ; il pensait obtenir l'approbation du Saint-Siège et savait bien qu'elle ne serait pas donnée au nouveau texte.

L'approbation vint toutefois, avec le redressement nécessaire, mais par une autre voie. Rohault de Fleury et Legentil étaient tertiaires dominicains ; ils se réunissaient avec leurs frères au couvent des Dominicains de Poitiers. Rohault de Fleury s'adressa au Maître général de l'Ordre, le R. P. Jandel. Il ne pouvait avoir meilleure inspiration, car le père Jandel était le confident du Souverain Pontife, Pie IX, en rapports fréquents et intimes avec lui ; il méditait par ailleurs de consacrer au Cœur de Jésus l'Ordre des Frères Prêcheurs tout entier — ce

qu'il fit en 1872 —, il ne pouvait donc rester indifférent au projet qui lui était soumis. Il obtint facilement la bénédiction du Pape, qui lui refusait peu de choses, mais cette bénédiction allait au vœu lui-même, non aux considérants trop chauds encore des luttes franco-allemandes.

C'est ainsi que le 28 février 1871, le R. P. Jandel pouvait écrire à Rohault de Fleury : « Vous pouvez donc faire connaître (la bénédiction du Souverain Pontife), mais en ayant soin de dire qu'elle a été accordée au Vœu en lui-même, et non à ses considérants, parce que la vivacité de votre protestation contre le roi de Prusse, *vivacité bien naturelle,* et, je crois, trop légitime en France, ne saurait être adoptée par le Vicaire du Dieu de paix, qui s'est interposé dès le principe, comme *pacificateur.* Il importe donc souverainement à sa mission de charité et à l'autorité qu'il exerce, qu'elle demeure complètement dégagée de tout ce qui se ressent de la violence de la guerre. »

Pacificateur ! Père commun qui ne peut que travailler à unir ses fils, non à les diviser. C'est ce que nos vivacités nationales ont toujours tant de peine à comprendre et surtout à accepter (1).

Au moins, l'autorité pontificale avait rendu plus conforme au désir de Notre-Seigneur, un peu oublié, ce projet généreux d'un temple national consacré à son Cœur et à son amour. Le 15 mars 1871, le père Ramière, indirectement approuvé, publiait la lettre du R. P. Jandel ; et une nouvelle formule, plus simple, catholique, du Vœu national réunissait tous les suffrages :

« En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore ;

« En présence des attentats sacrilèges commis

(1) Ces vivacités naturelles réagissent légitimement contre une agression ou des excès guerriers, mais elle ne permettent de considérer que ces désordres, isolés de tout le reste. L'esprit de foi ne supprimerait pas la protestation légitime, mais il la compléterait d'un examen de conscience national salutaire. C'est l'immense faiblesse du nationalisme que de s'aveugler volontairement sur les faiblesses d'un peuple — tous en ont — pour ne regarder que sa force, ses qualités vraies ou supposées.

à Rome, contre les droits de l'Église et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée de Jésus-Christ ;

« Nous nous humilions devant Dieu, et, réunissant dans notre amour l'Église et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés ;

« Et pour faire amende honorable de nos péchés, et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui seuls peuvent délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons, lorsque ces grâces nous auront été accordées de contribuer selon nos moyens à l'érection d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus. »

L'année suivante, du haut de la chaire de Notre-Dame, le père Monsabré fit connaître l'œuvre du Vœu national : « Nous avons péché et, comme c'est l'amour du Christ que nous avons méconnu et outragé, c'est à l'amour du Christ,

c'est à son Sacré-Cœur, symbole naturel de son amour, que nous devons élever le monument de son expiation. Sur ce monument sera gravée cette inscription : *Christo Jesu et ejus sacratissimo Cordi, Gallia pœnitens et devota.* » C'est, à la forme près, la devise qui sera gravée au fronton de la basilique. Le discours plein de feu du célèbre Frère Prêcheur eut dans le pays un immense retentissement de propagande.

Il fallait aboutir et ce n'était pas œuvre facile au milieu des ruines et du trouble laissé par la guerre. On vit alors deux apôtres inlassables triompher de tous les obstacles : encouragés, soutenus par le père Ramière et sa puissante organisation, Legentil et Rohault de Fleury ne se reposeront pas qu'ils n'aient abouti. L'assentiment de l'archevêque de Paris était indispensable ; en mars 1871, Legentil s'adressa à Mgr Darboy sans aucun succès. Son successeur, Mgr Guibert se montra d'abord très réservé, réfléchissant, questionnant, sans lasser jamais la persévérance, parfois très vive dans la forme,

de Rohault de Fleury qui poursuivait son archevêque. Mgr Guibert voyait bien sans doute quel fardeau on lui demandait de prendre, qu'il ne pouvait accepter qu'à bon escient. Il le fit en mars 1872, prenant la direction de l'œuvre qu'il allait conduire avec une admirable fermeté. Dès l'abord, son esprit de foi modifia encore légèrement la formule du Vœu national, pour donner aux intentions une pureté entière. Nous promettons, y était-il dit, *lorsque ces grâces nous auront été accordées,* de contribuer selon nos moyens à l'érection d'un sanctuaire...

« Au lieu de promettre que nous le réaliserons quand nous serons exaucés, dit Mgr Guibert, promettons de le réaliser pour être exaucés. » Et il supprima toute condition. Ce faisant, il décidait l'avenir. Il organisa un comité formé de Léon Cornudet, conseiller d'État, président, de Legentil, Rohault de Fleury, Baudon, de Benque, le général de Charette, Th. Dauchy, Descottes, de Margerie, de

Missiessy, de Vibraye, et de l'abbé Langénieux, aumônier. Le 18 janvier 1872, il appuie ce comité d'une lettre épiscopale. Il suscite et apostille une supplique à Pie IX qui, par bref du 31 juillet 1872, donne son approbation définitive et solennelle.

A la fin de 1871, 200.000 signatures accompagnaient déjà le Vœu national. Mais il fallait un emplacement et des fonds considérables.

***

Sur le choix de l'emplacement, le Comité hésitait. L'archevêque de Paris, méditant, se fit conduire un jour par les pauvres rues de Montmartre, d'où l'on découvre la ville entière : « C'est ici que sont les martyrs, s'écria-t-il, c'est ici que le Sacré-Cœur doit régner. » Et il s'adressa aux pouvoirs publics.

Le ministre de la guerre fit observer que les hauteurs de Montmartre devaient recevoir une citadelle. Mgr Guibert, qui savait vouloir,

plaida sa cause et fit renoncer le gouvernement. « Laissez-moi bâtir ma forteresse, qui vaudra bien la vôtre. » L'assentiment de l'Assemblée nationale était encore nécessaire ; le 5 mars 1873, Mgr Guibert écrit au ministre Jules Simon, lui faisant connaître le vœu, et lui demandant le dépôt d'un projet de loi, approuvant la construction du temple et autorisant l'archevêque de Paris à acquérir les terrains nécessaires. Sans enthousiasme, Jules Simon, sectaire masqué de libéralisme, rédige un rapport favorable. Le 24 mai 1873, Mac-Mahon remplace Thiers, le nouveau ministre des Cultes, Batbie, est catholique ; il reprend le projet Simon, décidé à le faire aboutir. Le dépôt a lieu le 21 juin, une commission parlementaire de douze membres, présidée par Baze est chargée de l'étudier ; Keller, tertiaire dominicain, en est rapporteur.

Nous passons sur les querelles parlementaires autour du projet ; discussion entre les intransigeants et les libéraux, manœuvres, discours,

se succédèrent hier comme aujourd'hui. On dut renoncer à faire mention du Sacré-Cœur pour donner satisfaction au courage parlementaire. Par 393 voix contre 164, le 23 juillet 1873, l'article premier était adopté, ainsi conçu : « Est déclarée d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande de l'archevêque de Paris, dans sa lettre du 5 mars 1873. »

L'article 3 dit que « l'archevêque de Paris, tant en son nom qu'au nom de son successeur, est autorisé à acquérir le terrain nécessaire à cette construction, soit à l'amiable, soit, s'il y a lieu, par voie d'expropriation ». Sur le vote de l'ensemble, les députés favorables se divisèrent à la suite d'un incident de séance, aussi important que les incidents du même genre ; on vota enfin par 362 voix contre 168. Il demeurait acquis que l'État français sanctionnait ouvertement l'édification d'un temple consacré au Cœur divin et on doit laisser à l'Assemblée qui vota ce texte, un mois après son dépôt, tout

le mérite qui lui revient ; les violences des sectaires qui l'habitaient ne l'impressionnèrent pas.

Je régnerai malgré mes ennemis, avait assuré le Christ.

***

Grâce à l'archevêque de Paris, la future basilique allait être édifiée sur le sol le mieux préparé à la recevoir. Piédestal du temple de Mars et du temple de Mercure, Montmartre ou mont des Martyrs avait reçu le sang de saint Denis et de ses compagnons, Rustique et Eleuthère, décapités, au pied du temps de Mars, par ordre du préfet des Gaules. La tradition veut que saint Denys ait connu la Sainte Vierge et assisté à son Assomption ; de là cet oratoire qu'il lui aurait dédié dans le flanc de la colline, dominant alors l'antique Lutèce.

Les premiers chrétiens élevèrent là, plus tard, une petite chapelle sous le vocable de la Sainte Vierge, de saint Denys et de ses compagnons, le Martyrium ou chapelle du martyre.

Un pèlerinage de dix-huit siècles y prit naissance. Sainte Geneviève, sainte Clotilde, saint Cloud, saint Germain y passèrent. Puis les invasions normandes, pendant lesquelles le comte Eudes, fils de Robert le Fort, vint camper sur la colline, pour chasser les Nordiques assiégeant Paris.

Au XI^e^ siècle, les moines de Saint-Martin des Champs, établissent un prieuré à Montmartre. Ils sont remplacés, en 1134, par des Bénédictines. Le pape Eugène III, accompagné de saint Bernard, fut reçu par ces religieuses, et il est probable que le Souverain Pontife a consacré, en 1147, la partie occidentale de l'actuelle église de Saint-Pierre, ayant à ses côtés saint Bernard, si dévot au Cœur de Jésus.

Au milieu des pèlerinages incessants, voyons passer saint Thomas de Cantorbery et saint Thomas d'Aquin. Et Jeanne d'Arc, martyre prochaine, Jeanne rêvant d'entrer à Paris, qui campa sur les flancs de Montmartre, les 6, 7 et 8 septembre 1429. Au culte des martyrs, on

a joint alors la dévotion à sainte Ursule, patronne de l'abbaye.

Un siècle encore, et le 15 août 1534, saint Ignace et ses compagnons, réunis dans la chapelle du Martyre, prononcent leurs premiers vœux et fondent la Compagnie de Jésus : ils sont sept, leur société couvrira le monde. Dans cette même chapelle, le 25 juillet juillet 1593, Henri IV rend grâces à Dieu, après son abjuration à Saint-Denis. Et saint François de Sales écrira qu'il y est venu respirer « l'air du paradis », recommander à Dieu l'Institut naissant de la Visitation : qu'eût-il écrit si l'avenir lui avait été découvert alors ? Saint Jean Eudes encore prêchera aux Bénédictines de Montmartre la dévotion au Cœur de Jésus et Marie ; il y fera chanter l'office qu'il a composé, le 20 octobre 1670. Louis XIII et Richelieu, Louis XIV et Anne d'Autriche, tour à tour, prient, font vœu et rendent grâces à Montmartre.

En vérité, tout converge sur ce sol béni et Mgr Guibert eut une inspiration céleste lors-

qu'il choisit et imposa la colline sainte, un des plus hauts lieux spirituels qui aient attiré continûment les hommes sous le ciel de France et sur lequel la brutalité révolutionnaire ne pouvait manquer de s'exercer. Les religieuses expulsées en 1790, elle démolit la chapelle du Martyre, elle pille et profane odieusement l'église Saint-Pierre, elle surnomme Montmartre : Mont Marat. Bouffonnerie satanique.

Je régnerai malgré mes ennemis... Sa volonté se joue du temps et des obstacles.

***

Nous sommes en 1873. Le Vœu national suscitait un mouvement de la France tout entière. L'assentiment du gouvernement et de l'Assemblée nationale avait été emporté... providentiellement. Pie IX n'avait pas dissimulé sa joie et, malgré sa pauvreté, envoyait 20.000 francs à Mgr Guibert. Celui-ci, peu après le vote de l'Assemblée nationale, achetait, pour 830.000

francs environ, les terrains qu'il jugeait nécessaires. Et ce n'était rien. En décembre 1873, on avait réuni un million. Or, la France paraissait ruinée, saignée de cinq milliards.

Des sagesses humaines conseillaient la modération, suggéraient un édifice modeste, proportionné aux ressources. Mais ni Mgr Guibert, qui avait pris hypothèque sur la générosité divine, ni la plupart des membres du Comité, ne l'entendaient ainsi. Ils voulaient un temple qui fût à la mesure de la France et digne du Sacré-Cœur. L'archevêque de Paris, devenu le cardinal Guibert, appela près de lui Mgr Richard, évêque de Belley, qui devint son coadjuteur, en 1875 ; il demanda et obtint l'appui de tous les évêques français. Et l'on commença.

Dès le début de 1874, une commission artistique avait été formée pour diriger un concours public, ouvert aux architectes du monde entier. Ce fut le projet de M. Abadie qui l'emporta ; nous y reviendrons plus tard. Car avant d'élever sur le sol, il fallait assurer les fondations.

On convoqua les ingénieurs. Un premier projet d'une plate-forme générale en béton de 4 mètres d'épaisseur, qui, retenu d'abord, avait servi aux prévisions, fut jugé incertain. On procéda aux sondages nécessaires ; ils révélèrent le sol ferme, le gypse ou pierre à plâtre, à 33 mètres de profondeur. La conclusion s'imposait ; avant d'édifier la basilique aérienne, il fallait lui construire une infrastructure souterraine : 83 piliers de 3 à 5 mètres de diamètre, de 33 mètres de hauteur, dans le sol, reliés entre eux, par un réseau supérieur d'arcatures à triple cintre de pierre, telle devait être la fondation du temple rêvé. Elle exigeait 35.000 mètres cubes de maçonnerie.

Le cardinal Guibert réfléchit quinze jours, puis le 24 mai 1876, il signa l'adoption du projet susdit, celui de M. Alphand, inspecteur général des Ponts et Chaussées. Humainement, c'était l'aventure : il n'y avait plus de rapports entre les dépenses d'abord prévues et celles qu'il faudrait supporter. L'archevêque de Paris fit

l'acte de confiance aveugle. Il se reposait sur le Sacré-Cœur et sur la générosité de la France. On peut compter sur l'un et l'autre. La souscription devenue nationale avait produit à la fin de 1875, deux millions et demi, de 1875 à 1892, elle donnera à l'archevêque de Paris, près de 25 millions — 120 millions de nos jours —. Mais il faut dire comment.

Le cardinal Guibert voulait une souscription ouverte à tous, il refusa les trente millions qu'une Française magnificente offrit un jour de réunir pour tout acheter : « Aidez-nous, lui écrivit-il, aidez-nous même largement, mais l'inspiration d'élever au Cœur de Jésus ce monument de la pénitence et de la réparation, nous semble trop visiblement éclose du cœur même de la France, pour que nous nous croyions en droit de la frustrer de cette pensée généreuse, de cette expiation grandiose. » On peut dire sans exagération que tous les catholiques français ont participé à cette œuvre nationale. Les listes de souscription sont interminables ; on

y trouve la mention d'ouvriers, d'apprentis, de jeunes filles qui économisent cinq, dix ou cinquante francs pour Montmartre ; une vieille domestique donne trois mille francs, toutes ses économies ; une communauté de femmes se prive pour envoyer trois cents francs et une enfant le total de ses étrennes. Ces petites sommes innombrables encadrent çà et là des dons royaux. Et l'on envoie des bijoux, des pierres précieuses, de l'argenterie, puis, du monde entier, des dons en nature. En 1873, il y a deux cent cinquante mille souscripteurs dans le diocèse de Paris, trois millions cinq cent mille en France. Devant ces chiffres et devant la fermeté du cardinal Guibert le sectarisme reculera, après avoir déposé, pendant la même année, sur le bureau de la Chambre, un projet stupide tendant à abroger la loi qui déclarait d'utilité publique la construction de la basilique. De 1872 à 1931, avec des hauts et des bas, ce flot des souscriptions ne tarira pas. Il dure encore, car si la basilique est achevée, ses

dépendances sont encore livrées à la générosité française.

Un à un sont tombés les ouvriers ; le 8 juillet 1886, c'est le cardinal Guibert, qui laissait, en la personne du futur cardinal Richard, son digne successeur ; trois ans plus tard, le 17 juin, au deux centième anniversaire du jour où Marguerite-Marie faisait connaître les désirs du Christ Jésus, Alexandre Legentil quitte à son tour une œuvre à laquelle il avait attaché sa vie. Mais la construction se poursuit ; telle famille, telle communauté religieuse, telle ville, tel diocèse prend, à ses frais, une pierre, un pilier, un ornement. L'œuvre avance lentement ; durant plus d'un demi-siècle, la France entière y travaille. Bénédictins, Jésuites, Lazaristes, Filles de la Charité, Franciscains, Dominicains, Chartreux, Visitandines, Carmélites réclament un autel à leur fondateur, pour l'édifier ; les Eudistes demandent une chapelle au Cœur immaculé de Marie. Puis, chaque diocèse propose de prendre la charge

d'une partie de l'édifice ; Poitiers la chapelle de sainte Radegonde ; Tours celle de saint Martin ; saint Rémi à Reims, saint Pierre à Coutances, saint Benoît Labre à Arras, sainte Opportune à Séez, sainte Anne à la Bretagne. Les chapelles ne peuvent suffire, on se dispute les piliers qui porteront les noms et les armes des diocèses et des villes de France, des paroisses de Paris ou de la province, des associations pieuses.

Entreprise unique, ferveur et persévérance d'un peuple... mais nous verrons mieux encore, d'autres richesses et d'autres foules.

IV

LA BASILIQUE DU VŒU NATIONAL

Nous avons dit que le projet de basilique, retenu par la commission chargée de diriger le concours public, était dû à M. Paul Abadie. Soixante plans furent présentés, on retint celui du savant restaurateur de Saint-Front de Périgueux, inspiré du style romano-byzantin français, qui couvrit de ses chefs-d'œuvre le Plateau Central. Le choix de la commission fut le signal d'une vive campagne de dénigrement ; tout autre choix eût trouvé le même accueil. On entendit alors les plaintes d'experts improvisés qui n'entendent une église qu'en style gothique.

En réalité, l'examen des projets reçus par la commission montre que son choix fut excellent (1), et un historien de l'art, critique avisé, M. Louis Gillet, n'hésite pas à affirmer que Montmartre est un chef-d'œuvre.

Nous y voyons, quant à nous, non seulement l'œuvre d'un artiste, mais aussi d'un remarquable bon sens ; au sommet de Montmartre, où tours et flèches gothiques eussent été disproportionnées, M. Abadie a conçu l'architecture du monument qui convenait à la colline. Le grand dôme de 83 mètres de hauteur, équilibré par les quatre petits dômes, forme avec eux une masse à la fois puissante et hardie ; le campanile carré de 84 mètres achève cet ensemble dont il est séparé par le chœur et l'abside ; une face principale et deux façades latérales couronnées de frontons triangulaires se répondent, ces dernières tombent verticale-

(1) On trouvera les meilleurs projets reproduits dans la brochure de M. l'abbé Laligant, déjà citée : *La Basilique du Vœu national au Sacré-Cœur.*

ment tandis que la façade principale est complétée d'un porche en avancée. Au cours des travaux, une amélioration importante fut décidée : M. Abadie n'avait prévu que très sommairement un campanile de section carrée surmonté par un cinquième dôme, on substitua à ce projet celui de M. Lucien Magne, qui exigea une reprise en sous-œuvre des fondations, et mit plus de diversité dans l'ensemble sans en briser l'harmonie. Le campanile a conservé la section carrée qui était prévue, mais quatre contreforts puissants en accusent les arêtes et le couronnement est fait d'une flèche conique, surmontée d'un lanternon ajouré.

L'ensemble du monument est dans tous les yeux, comme l'admirable et vivant panorama que la colline dévoile sur l'immense ville et sur ses environs. Pénétrons à l'intérieur.

***

Toute la partie de la basilique située en avant

du chœur, ce qu'on peut appeler la nef, s'inscrit dans un immense carré. Au centre, quatre piliers majestueux supportent le grand dôme et sa coupole intérieure ; aux quatre angles, les quatre petits dômes ; de l'un à l'autre, les vides sont comblés par quatre voûtes encadrant le dôme central. Le chœur, situé au nord de cet ensemble, est semi circulaire, entouré d'un déambulatoire, sur lequel s'ouvrent six chapelles absidiales, trois de part et d'autre de la chapelle de la Sainte Vierge, placée au chevet dans la partie inférieure du campanile.

Notre-Seigneur avait demandé « une église où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour... » Osons dire que l'Église de France a fait mieux encore : un édifice dont l'architecture intérieure est dominée par l'image du Cœur de Jésus, mais qui rayonne d'une incomparable splendeur, lumineuse et vivante, par le Très Saint Sacrement perpétuellement exposé, jour et nuit. L'aména-

gement intérieur de la basilique en est transfiguré comme par une architecture divine. Tout converge vers ce point blanc, au centre de l'ostensoir, soutenu par deux chérubins d'argent, courbés. Cette Déité cachée, révélée au monde qui passe, fixe le regard, l'attention et l'esprit. « ... Des jours viendront où j'enverrai la faim sur la terre, non pas la faim du pain, ni la soif de l'eau, mais la faim du Verbe de Dieu (1) .» C'est là que tant d'âmes, égarées mais inquiètes, retrouvent le Christ perdu. Secrets du clergé qui dessert la basilique et qui ne sait pas tout : elles viennent, sans pressentiment à l'ordinaire, là où le Cœur aimant du Christ les attendait et elles le reconnaissent ; quelques instants suffisent parfois pour qu'elles recouvrent cette lumière de l'âme que donne la vérité directement saisie, comme l'œil perçoit la lumière des corps. Un cœur dispersé entre indifférent, regarde et sait tout à coup ce qu'il méconnaissait ; un autre rêve de Montmartre et

(1) Amos, VIII, 11.

y retrouve la foi ; un prêtre indigne passe en visiteur, demeure saisi, s'effondre et voit son indignité. Nous ignorerons toujours ici-bas le principal, mais ce qui éclate aux yeux du corps et de l'âme c'est la marque propre que le Christ donne à ce temple voulu, courbant les perspectives humaines et les transposant sur un plan divin.

Le maître-autel n'est plus que le support et le trône de l'exposition du Saint Sacrement. La table en marbre de Sienne, sobrement ornée porte les paroles de saint Jean : *Et continuo exivit sanguis et aqua*. Elle est surmontée d'un retable en marbre blanc, dont la partie centrale porte le ciborium : quatre colonnettes et un dôme de métal doré ; cette partie centrale présente, au-dessus du tabernacle, dont la porte est d'argent, l'image en haut relief du Christ en croix entre la Sainte Vierge et saint Jean. De part et d'autre, les douze apôtres se détachent sur un fond de mosaïque d'or, de roses et de chardons bleus. Dans le chœur, la double ran-

gée des stalles encadre ce centre de présence ; elles sont tirées d'un cèdre multicentenaire du Liban, donné par l'archevêque de Beyrouth ; chaque stalle surmontée d'un panneau en marqueterie, dix-huit panneaux représentant les grands et les petits prophètes et qui constituent un travail unique sans doute au monde, car le dessin et les couleurs ont été obtenus par assemblage de dix-sept bois différents, qui ont gardé là leur teinte naturelle, blanc du marronnier et noir de l'ébène, jaunes du citronnier et du buis, roses et rouges de l'alizier, du poirier, de l'acajou, vert du cytise et du tulipier, violet de l'amarante. Tel est l'aménagement du chœur, couvert d'un grand dallage en mosaïque sur le sol.

Le pourtour semi-circulaire est formé de dix piliers massifs reliés par une série d'arceaux en cintre surhaussé, rejoignant les deux immenses piliers qui soutiennent avec eux la voûte en demi-coupole au-dessus du chœur.

La mosaïque qui recouvre les 475 mètres car-

rés de cette voûte constitue un travail considérable. Elle est traitée selon le mode byzantin, groupant des personnages de tailles décroissantes autour du Christ glorieux, bras étendus et immense : c'est l'image du Cœur de Jésus demandée à sainte Marguerie-Marie. A droite du Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, à gauche, la France, de blanc vêtue, entourée de saint Michel et de sainte Jeanne d'Arc. De part et d'autre, deux scènes sont étagées. Du côté de l'Évangile, à la partie inférieure, l'hommage de l'Église catholique, le pape Clément XIII qui institua la fête du Sacré-Cœur en 1765, Pie IX qui l'étendit, en 1856, à l'Église universelle, Léon XIII consacrant en 1899 le genre humain tout entier et suivi de personnages symbolisant les cinq parties du monde ; au-dessus, le ciel, c'est-à-dire saint Pierre, saint Jean, saint Paul, sait Ignace martyr et sainte Agnès, saint Augustin, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, sainte Rose

de Lima et sainte Thérèse. Du côté de l'épître, en bas, l'hommage de la France catholique, le cardinal de Belzunce consacrant Marseille au Cœur de Jésus, Louis XVI et la famille royale, les généraux de Sonis et de Charette, Alexandre Legentil, Rohault de Fleury, Keller et les cardinaux de Paris ; à la partie supérieure, les saints de France, saint Lazare, sainte Marie-Madeleine, sainte Marthe, saint Denys, saint Martin, sainte Geneviève, puis saint Bernard, le roi saint Louis, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, enfin entre saint Jean Eudes et la bienheureuse Sophie Barat, apôtre du Sacré-Cœur au XIX^e^ siècle, sainte Marguerite-Marie. C'est bien la place que la confidente du Cœur divin eût elle-même choisie ; peut-être n'appartenait-il pas aux auteurs de la mosaïque de ne lui donner que celle-là.

Sur les retombées de la voûte, courant sur la corniche qui surmonte les piliers du chœur, l'inscription : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota et gratia :* Au Cœur Sacré

de Jésus, la France pénitente, consacrée et reconnaissante.

***

Quelques marches, richement ornées de mosaïque, descendent du chœur vers la nef. Elles sont bordées par deux rampes d'accès en marbre, qui portent des mosaïques d'émail figurant les armes de tous les diocèses de France groupés par provinces ecclésiastiques. L'appui de communion ferme le chœur, tout en fer forgé et en cuivre ciselé et doré, la décoration est empruntée au blé et à la vigne.

La nef, de l'appui de communion aux piliers intérieurs du narthex, mesure environ 30 mètres de longueur ; la largeur totale de la basilique est de 35 mètres, coupée par deux rangées de piliers qui supportent le grand dôme. Là est un élément de critique justifié : tous ceux qui ont fréquenté Montmartre aux grands jours savent qu'il manque vingt mètres de longueur à sa nef, et cependant la distance

totale intérieure, de l'entrée à la chapelle de la Sainte Vierge, atteint 85 mètres. Dans la nef, la chaire monumentale en marbre de Carrare, desservie par deux escaliers, est surmontée d'un abat-voix en orfèvrerie de cuivre ; en face du côté de l'épître, le banc-d'œuvre, fait du même marbre, incrusté d'une mosaïque d'émail, vert et blanc sur fond d'or, est surmonté d'un Christ en croix, que les rayons du soleil viennent fréquemment auréoler.

A une extrémité du transept, du côté de l'épître, la chapelle magnifique de sainte Marguerite-Marie, dont l'autel et l'appui de communion, en marbre jaune de Sienne, rehaussés de bronzes émaillés et dorés, sont de vrais chefs-d'œuvre ; les vitraux sont consacrés à saint François de Sales, fondateur de la Visitation ; deux mosaïques, sur les côtés, représentent l'apparition de Notre-Seigneur à la sainte et Léon XIII donnant au monde le Sacré-Cœur comme un signe nouveau. A l'autre extrémité du transept, du côté de l'évangile, la chapelle de saint Vin-

cent de Paul, dont l'autel est également en marbre de Sienne, rehaussé de bas-reliefs qui rappellent, comme les vitraux, la vie du grand saint.

Si l'on parcourt le pourtour de la nef, on trouve, de chaque côté de l'entrée, à droite la chapelle de l'armée, placée sous les patronages de saint Michel et de sainte Jeanne d'Arc, dont les vitraux sont remarquables ; puis la chapelle de saint Louis, dite aussi chapelle de la justice, de la magistrature et du barreau, occupée par un autel en marbre blanc, dont le soubassement en bas-reliefs représente le saint roi donnant la couronne d'épines à l'évêque de Paris. A gauche de l'entrée, la chapelle de la marine, dédiée à l'Étoile de la mer, l'autel en marbre vert est surmonté d'une belle statue en marbre de la Sainte Vierge, Stella maris ; à côté, la chapelle de sainte Radegonde et des saintes reines de France, les statues de sainte Radegonde, de sainte Clotilde, des saintes Bathilde et Jeanne de Valois, de bienheureuse Françoise de Bretagne, dominent et entourent l'autel. Enfin,

au milieu des pourtours de la nef, deux vastes tribunes : tribune du commerce et de l'industrie, entre la chapelle de saint Louis et celle de Marguerite-Marie ; tribune de l'agriculture, entre la chapelle de sainte Radegonde et celle de Vincent de Paul ; les larges baies au-dessus de ces tribunes sont occupées par des vitraux magnifiques, nativité de Notre-Seigneur dans une symphonie de bleus célestes, couronnement de la Vierge où se jouent les ors, les rouges et les pourpres.

Tel est l'ensemble, pour lequel toutes les richesses de l'art décoratif ont été utilisées, qui apparaît au visiteur entre l'entrée et le chœur. Reste l'abside qui abrite, au chevet, la chapelle de la Sainte Vierge et le déambulatoire circulaire autour du chœur, avec ses six chapelles, trois du côté de l'épître, trois du côté de l'évangile. La chapelle du chevet est dédiée au Saint et Immaculé Cœur de Marie, elle est surmontée d'une coupole construite dans le campanile et que surmonte la célèbre cloche dite la Sa-

voyarde. L'autel de la Vierge est en marbre blanc, avec mosaïques de roses et d'or au soubassement, de lis et d'or sur le retable. La haute statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux, qui figure Notre-Dame de la Paix, est malheureusement trop lourde et bien humaine. De beaux vitraux sont consacrés à la Vierge et la coupole revêtue d'une remarquable mosaïque peu visible, représentant son Assomption. L'ensemble serait fort beau n'était le groupe statuaire au-dessus de l'autel, qui le dépare.

Les six petites chapelles, qui encadrent le sanctuaire de la Sainte Vierge et entourent le chœur donnent un vif regret. On eût souhaité là, comme une garde sainte autour du Saint Sacrement exposé, les autels et les reliques des amants de son Cœur Sacré. Or, ces chapelles sont dédiées à saint Benoît Labre, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, saints Luc, Côme et Damien, saint Ignace et sainte Ursule. Saint Jean, le disciple bien-aimé, est absent, relégué dans

la crypte, comme sainte Madeleine et sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne et saint François d'Assise, mais on n'expliquera jamais de manière satisfaisante que saint Benoît Labre ait pris une de leurs places. On pensera enfin, comme nous, que saint Ignace attend son fils, le bienheureux Claude de la Colombière.

***

L'église supérieure, que nous venons de décrire rapidement, recouvre une église inférieure, la crypte, de même dessin et de même grandeur. Il faut y pénétrer pour comprendre la puissance de l'œuvre accomplie ; si l'on imagine, en effet, au-dessous de cette enchevêtrement de piliers énormes qui apparaît dans l'ombre, l'infrastructure géante qui plonge dans le sol, à trente mètres plus bas, quatre-vingts piliers encore pour rejoindre le sol ferme, on mesure l'immensité de l'effort accompli et prolongé un demi-siècle durant.

La décoration de la crypte, on le comprend, est loin d'être achevée. Sous le chœur, mais orienté en sens inverse, vers l'abside, l'autel de saint Pierre, colonne de l'Église. Le pourtour est garni par quinze chapelles dédiées, si l'on commence par la gauche, côté épître, à sainte Geneviève, saint Denis et saint Paul, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin et sainte Catherine de Sienne, saint Jean évangéliste, saint Benoît, saint Bernard et sainte Gertrude, à saint Bruno, à Jésus enseignant, puis, au chevet de la crypte, sous la chapelle de la Sainte Vierge, à la sainte Famille et à Jésus ouvrier, ensuite à sainte Thérèse, saint Latrin et sainte Opportune, sainte Anne et saint Joachim, sainte Madeleine, saint Lazare et sainte Marthe, saint François d'Assise et sainte Claire, saint Martin, enfin saint Rémy. Sous la nef encore, au centre, la chapelle des morts ou des âmes du purgatoire, dont l'autel supporte une Pieta et qui abrite les corps du cardinal Guibert et du cardinal Richard, les monuments funèbres

d'Alexandre Legentil, du cardinal Amette et un Christ au tombeau. Là encore, tout un peuple a signé les pierres, noms de diocèses, de paroisses, de communautés, noms de famille ou de simples donateurs, morts souvent qui se survivent alentour de cette chapelle des morts. Dans toutes ces chapelles, une riche statuaire s'accroît sans cesse, en même temps que les générosités inlassables ajoutent, dans cette crypte, les merveilles d'une décoration qui ne trouvent plus de place dans la basilique supérieure.

Si l'on veut parfaire une visite de Montmartre par l'ascension du dôme, admirer le grand autel en vue plongeante, de la galerie intérieure, qui fait apparaître la voûte du chœur et la grande coupole comme « un dais magnifique au-dessus d'un autel », selon le mot de François Veuillot. Si, dans le lanternon qui couronne le grand dôme, sous la croix dominant Paris, on suit du regard le cercle immense des collines enserrant la ville, la floraison de ses clochers et

de ses tours, nulle part mieux visible, au-dessus de l'archange saint Michel, vêtu d'or, dressé au bord du toit entre dôme et campanile, on conviendra que la réponse de la France au désir du Cœur de Jésus n'est pas trop indigne de l'amour divin.

Mais il nous reste à écouter l'autre réponse, plus pleine et plus précieuse encore, que ce pays a su faire et maintenir, entraînant à sa suite les autres nations. Car c'est là que sont greffés tous les espoirs.

***

Auparavant toutefois, il convient de retracer succinctement les étapes de la construction. La première pierre, un bloc de marbre rose, avait été solennellement posée et bénie le 16 juin 1875, par le cardinal archevêque de Paris, entouré de dix évêques et de douze mille personnes ; c'était le jour de la consécration au Sacré-Cœur de toute l'Église, le deux centième anniversaire de

la grande apparition du Christ à Marguerite-Marie.

Les fondations exigeront quatre années ensuite et c'est en 1880 seulement que l'enceinte de la chapelle des morts s'élèvera sur leur base. Le 21 avril 1881, la chapelle Saint-Martin, dans la crypte, est achevée ; le cardinal Guibert y célèbre la première messe. En 1881, on commence à élever les piliers principaux et le mur d'enceinte de l'église supérieure. En 1884, l'architecte, M. Abadie, meurt ; M. Daumet le remplace deux ans durant, puis se retire, laissant à M. Laisné, professeur à l'École des Beaux-Arts, cette lourde succession.

La construction des chapelles absidiales avait commencé en 1880 ; mais ce n'est qu'en 1884 qu'on achèvera l'abside et ses chapelles. Deux années encore seront nécessaires pour terminer la maçonnerie du chœur, y compris la voûte et sa couverture. Le 19 novembre 1886, quatre mois après la mort du cardinal Guibert, on inaugurera solennellement la fraction achevée

de l'édifice ; le cardinal Langénieux et seize évêques présideront à cette cérémonie.

Au cours de l'année 1889, on achève le gros œuvre des trois façades. Les voûtes et les petits dômes sont élevés en 1889 et 1890. Le grand dôme s'achèvera en 1898. Mais, sans attendre, dès le 5 juin 1891, l'église entière est livrée au culte ; il revenait au cardinal Richard de bénir le nouveau sanctuaire, en présence de trois cardinaux, de quatorze évêques et d'une foule immense.

Le 17 octobre 1899, l'archevêque de Paris bénit la croix du grand dôme, achevé grâce à la souscription lancée par le journal *La Croix*. La construction du campanile commença en 1904, sa croix terminale fut posée le 6 avril 1912 et la dernière marche des escaliers intérieurs en août 1914. La guerre n'arrêta pas les travaux, c'est-à-dire l'achèvement de la décoration intérieure ; les stalles du chœur seront placées en mars 1918 et la grande mosaïque peu avant la Pentecôte de 1923.

L'inoubliable cérémonie de la consécration, retardée par le grand conflit, fut placée sous le signe de la paix. Elle eut lieu le 16 octobre 1919, prolongée, jour et nuit, du 16 au 19 par un *Triduum* magnificent ; c'était en l'octave de saint Denys. Le pape Benoît XV avait tenu à y présider en la personne de son Légat, le cardinal Vico ; les rites furent accomplis par le cardinal Amette, alors archevêque de Paris, il était entouré de sept cardinaux, dont le cardinal primat d'Angleterre, de plusieurs évêques canadiens, belges et dalmates, de soixante-douze évêques français et onze évêques auxiliaires. En trois jours, plusieurs centaines de mille hommes défilèrent à Montmartre où l'on donna plus de trente mille communions. La France couronnait son œuvre et au cours de la cérémonie, organisée le 16 octobre après-midi par l'œuvre du Vœu national, le cardinal Amette put dire justement à l'envoyé du Souverain Pontife : « Vous avez devant vous, Eminence, toute la France catholique en ses représentants les plus

qualifiés : avec les chefs de notre armée dont l'héroïsme et la vaillance nous ont sauvés ; avec les membres de notre Parlement, avec les membres de nos Académies, avec les représentants de la cité et des œuvres catholiques et sociales... »

Jamais, rappela le R. P. Janvier, après l'archevêque de Paris, jamais la France ne s'est égarée longtemps. Jamais elle ne s'est égarée tout entière... Et la foule, récitant ensuite la nouvelle formule de consécration, lui fit écho, disant : « *La France a tenu sa promesse et vous avez exaucé ses vœux.* »

V

LES FOULES MÉCONNUES

Avant de pénétrer dans cette cité des âmes attirées par le Feu divin, posons une double affirmation qui ne laisse pas de surprendre les esprits mal informés : *à beaucoup près, il n'existe pas dans le monde, Rome peut-être excepté, un centre de pèlerinage qui atteigne à l'importance de Montmartre ; il n'en est pas sans doute dont le rôle croissant marque mieux une volonté divine sur le monde.* On l'ignore souvent parce que tout ici est silencieux comme la puissance infinie. Il semble que Notre-Seigneur laisse à ses saints, à la Sainte Vierge surtout, les miracles éclatants et les triomphes que

nous voyons à Lourdes, à Marseille ou à Fourvières, par là sont remuées et attirées les foules. Lui au contraire agit sans bruit, inclinant les événements et les hommes à travers les siècles pour les conduire selon son dessein, attirant les cœurs au secret de son amour, qui arme des volontés et meut ses apôtres, connus ou cachés. Ainsi fait-il que chaque année, dans le silence, sept, huit et peut-être dix millions d'âmes passent à Montmartre ou le fréquentent, de jour ou de nuit (1).

Sans doute, l'immense région parisienne fournit le principal contingent de fidèles ou de visiteurs qui ne restent pas toujours de simples curieux. Mais il y faut ajouter la marée ininterrompue et toujours croissante des pèlerins, non seulement de ceux qui viennent seuls, mais des familles, des congrégations, des paroisses, des diocèses, des associations religieuses, profession-

(1) Il n'y a pas de statistique possible. On sait pourtant que plus de 120.000 personnes visitent chaque année le grand dôme et que ce nombre représente le cinquantième, le centième peut-être de ceux qui passent à Montmartre.

nelles ou sociales, périodiquement renouvelées au pied de l'autel et dans lesquels les cinq parties du monde sont représentées. Chaque année, cette vie religieuse a ses sommets, offices des premiers vendredis du mois, assemblées mensuelles des archiconfréries, sursaut de dévotion au cours du mois de juin et particulièrement au cours de la neuvaine du Sacré-Cœur. Un monde traverse sans répit ce temple saint et vient y prendre leçon de la divine charité. Donnons quelques chiffres.

En treize ans, de 1876 à 1889, trois mille sept cents pèlerinages viennent à Montmartre, dont trente et un envoyés par l'Angleterre, la Belgique, le Canada, l'Espagne, la Pologne, l'Italie, la Hongrie, la Suisse et la Syrie. Dans le même temps, on distribue dans la chapelle provisoire ou dans la partie achevée du sanctuaire, plus de deux millions de communions, pendant que trente-deux mille prêtres étrangers viennent y célébrer la messe. Or, nous l'avons vu, la basilique ne fut livrée au culte qu'en juin 1891.

Aujourd'hui, plusieurs millions d'âmes sont régulièrement affiliées à Montmartre.

***

Cette vie spirituelle, cette activité pèlerinante est organisée. Dès 1876, Mgr Guibert désignait les prêtres oblats de Marie Immaculée pour desservir le nouveau sanctuaire ; le fondateur de cette congrégation, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, avait été, après la Révolution, un ardent promoteur du culte public au Sacré-Cœur. Vingt-sept ans durant, la piété et le zèle de ses fils firent merveille à Montmartre, dont ils furent chassés, en 1903, par des lois aussi grossièrement stupides qu'injustes. Depuis lors, c'est le clergé séculier qui fournit à la basilique ses chapelains et leur supérieur ; ce poste a été tenu successivement par le R. P. Rey, Voirin, Lemius et Thiriet, tous quatre oblats de Marie, puis, après 1903, par M. le chanoine Peuportier, par M. le chanoine Crépin, devenu évêque auxiliaire de Paris, actuellement

enfin, depuis 1925, par M. le chanoine Flaus. Autour de ces hommes, trois archiconfréries se sont constituées.

L'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Jésus, érigée en confrérie le 1er avril 1876, dans la chapelle provisoire, élevée par Pie IX à la dignité d'archiconfrérie par un Bref en date du 20 février 1877 — il y avait alors 20.000 inscrits —, enrichie par Léon XIII, en 1894, de nouvelles et généreuses indulgences et du pouvoir de s'agréger dans le monde entier les confréries de même but et de même nom. L'archiconfrérie du Sacré-Cœur a pour but d'obtenir la liberté du Pape et le salut des sociétés, d'attirer la protection du Sacré-Cœur sur l'Église, son chef et son clergé, sur les patries, d'obtenir les grâces spirituelles et temporelles aux membres de l'association et à leurs familles. Les membres ont part aux prières et aux offices de la basilique, aux nombreuses indulgences, aux pieuses et bonnes œuvres des associés, car dans l'Église tout se tient et nul jamais n'est seul. Il suffit

d'être inscrit sur le registre de Montmartre ou d'une confrérie agrégée et de réciter chaque jour quelques prières prescrites, pour devenir simple associé. Mais deux classes plus élevées sont ouvertes à tous : celle des adorateurs et celle des apôtres.

Les adorateurs s'efforcent à entourer le Saint Sacrement d'un culte continuel et plus fervent, à expier les péchés qui offensent particulièrement le Cœur de Jésus, à demander que l'amour des hommes réponde à l'amour divin dans les individus, les familles et les sociétés, à obtenir que tous les chrétiens d'un même cœur répandent autour d'eux la vérité du Christ. Ces associés ont donné naissance à deux groupes, les adorateurs diurnes et les adorateurs nocturnes. Les premiers, hommes ou femmes, consacrent au Sacré-Cœur une heure par semaine, par mois ou par trimestre ; comme cette dévotion est plus facile aux femmes, elle est, pour le service diurne de la basilique, la mission propre du groupe des *Dames adoratrices du Sacré-Cœur*

qui assurent une garde constante autour de l'autel et qui ont suscité d'ailleurs la naissance de groupes semblables en de nombreuses paroisses de France et à l'étranger. Elles ont établi des rapports fréquents avec les foyers de dévotion au Sacré-Cœur, accomplissant des pèlerinages à Pontmain, Paray-le-Monial, Issoudun, Pellevoisin (1). Un groupe naissant de jeunes filles compte à Paris un millier de membres.

L'adoration de nuit est réservée aux hommes. Elle a suscité le groupe des *Hommes de France au Sacré-Cœur,* nom donné par le cardinal Richard et consacré par le Souverain Pontife en 1900. Les Hommes de France s'engagent à donner une heure de jour, chaque mois ou chaque trimestre, à Montmartre ou dans un sanctuaire affilié ; mieux encore ils promettent une nuit

(1) Les Dames adoratrices ont assuré 10.000 heures d'adoration à Montmartre en 1894, 34.351 en 1904, 64.000 en 1913, 48.065 en 1930. Elles sont actuellement 7.742 à Paris, 7.000 à 8.000 dans chacun des diocèses de Saint-Claude, Rouen et Rennes, 10.500 à Nantes et à Bayeux, 17.000 dans le diocèse de Verdun et plus de 25.000 dans le diocèse d'Arras.

chaque mois, trimestre, semestre ou, au moins chaque année (1). Ils constituent le corps d'élite, trop peu nombreux à Paris, en hiver surtout ; car l'adoration nocturne, sa douceur et ses joies, reste encore trop méconnue.

Au-dessus de ces adorateurs, le bataillon restreint des *apôtres du Sacré-Cœur,* troisième classe d'affiliés qui réunit ceux qui donnent plus encore, tout ce qu'ils peuvent, à la vérité miséricordieuse et aimante : ils propagent le culte du Cœur divin.

Dernier groupe enfin, dominant les autres, *les Prêtres Apôtres du Sacré-Cœur,* inauguré en 1901 par le R. P. Yenveux, sous le patronage de Marguerite-Marie, association de prières pour attirer les bénédictions divines sur le recrutement et la sanctification du clergé. Prêtres unis pour s'élever vers le modèle divin et y attirer avec eux les cœurs.

(1) Les Hommes de France assuraient 4.900 présences annuelles en 1890, 11.000 en 1894, 31.237 en 1901, 17.671 en 1907, 22.000 en 1913, 16.800 en 1930. Dès 1914, ils étaient en France 40.000

L'Archiconfrérie du Sacré-Cœur rassemblait, en 1899, 300.000 associés et 368 confréries. En 1930, ces effectifs s'élevaient à 749.370 membres, 1.849 confréries et plus de 12.000 sanctuaires (1) agrégés : une masse qui dépasse à coup sûr deux millions d'âmes.

En 1881, Mgr Rivet, évêque de Dijon, institua une confrérie de pénitence en union avec les souffrances du Cœur de Jésus, qui se détacha, en 1894, après un développement prodigieux, pour devenir *l'Archiconfrérie de prière et de pénitence*. Elle groupait 75.000 membres en 1914. L'archiconfrérie a pour but de réparer, par la prière, la pénitence et le sacrifice, les outrages, les erreurs, les aveuglements qui s'opposent à l'œuvre de Dieu et de son Église ; elle se propose également de rétablir la paix sociale par le règne du Cœur de Jésus, c'est-à-dire de l'amour divin, ferment

(1) Ces sanctuaires sont le plus souvent de simples églises paroissiales de France, ou des chapelles de communautés.

d'amour entre les hommes. Les associés offrent ce qu'ils veulent, à jour fixé, leurs prières, leurs épreuves, leurs souffrances, les labeurs de leur vie quotidienne, leurs sacrifices. Pie X, un peu avant la guerre, comblant l'Archiconférérie de ses bénédictions, engageait tous les prêtres de l'univers à s'enrôler dans cette association « vraiment salutaire ».

Réparer pour autrui, souffrir pour lui, annuler, partiellement au moins, le péché d'ingratitude, l'aveuglement, l'oubli ou la révolte... c'est ce que le monde égoïste ne comprendra jamais pleinement, tant il oublie que l'Église est une cité de charité qui rassemble les membres d'un même corps, et que la prière, le sacrifice s'adressant à la miséricorde peuvent étendre leur efficacité à tout ce qui est soumis à la puissance divine, c'est-à-dire à tous les hommes. Par quoi se fonde la société vraiment *humaine,* digne du roseau pensant qui peut surmonter sa faiblesse d'une auréole de pensée et d'amour ; car, si on étudie et admet, avec tant de facilité, la reversi-

bilité des forces et des tares par l'hérédité, ne peut-on voir que la plus haute dignité de l'homme, intelligence libre, consiste dans ce pouvoir, qu'il tient de Dieu et qui lui permet d'exploiter pour ses frères, une partie de ses mérites, le surcroît des trésors impérissables qu'il reçoit du ciel ?

Durant la guerre, plus de 300.000 âmes généreuses s'enrôlèrent dans l'Archiconfrérie de pénitence... Elle a aujourd'hui 500.000 membres au Canada, plus de 1.500.000 au total. Dieu sait ce qui, depuis trente ans, s'est donné là.

Après la pénitence, la charité. C'est la marque de l'*Archiconfrérie des Dames de Charité au Sacré-Cœur,* érigée par Pie X, née en 1885 de l'abnégation d'une femme du peuple, M^me^ Clesse. Les Dames de Charité — treize sections parisiennes, plus de 2.000 adhérentes — visitent les pauvres, distribuent le pain, la viande, le charbon, les meubles, procurent du travail, placent les orphelins, les vieillards et les

malades, guident les enfants, instruisent parfois les adolescents, encouragent, pansent, guérissent les âmes, relèvent en un mot, au matériel, au moral et au religieux. Ici encore l'essentiel demeure caché, la vraie charité n'aime pas le grand jour. Mais on peut voir, dans la crypte de Montmartre, des messes dominicales qui rassemblent une foule de misérables, abandonnés ; on peut voir... et comprendre, par tant de pauvres visages, apaisés et quelquefois transfigurés.

Les Archiconfréries assurent à Montmartre et alentour, dans le monde entier, l'armature d'une vie spirituelle intense. Une vie qui trouve son centre au foyer de la basilique, sur cet autel où règne l'Amour, et, à travers toutes les nations, le redoublement universel d'échos profonds, au tréfonds des âmes assemblées, par l'attrait du Cœur divin, qui ne révélait son amour des hommes que pour en mieux faire connaître la puissance.

Mais nous n'avons rien dit — et comment tout dire ? — des pèlerinages innombrables qui déferlent continûment à Montmartre comme une mer, dont les flots s'élèvent toujours. Écoles, paroisses, diocèses et congrégations, tiers ordres franciscains, dominicains, oblats de saint Benoît, noviciats et séminaires, conférences de Saint Vincent de Paul, patronages et pèlerinages d'enfants, tout concourt à renouveler et à maintenir une affluence pieuse, apportant au Seigneur des âmes le tribut de ses adorations. La basilique a reçu 432 pèlerinages en 1929 et 17 en un seul jour de juin, en 1930.

Ce n'est pas tout encore, car toutes les associations catholiques viennent là renouveler leur consécration au Sacré-Cœur. Les prêtres et religieux anciens combattants, la Fédération nationale catholique, la Ligue patriotique des Françaises, la Ligue catholique des femmes françaises, la Confédération des professions, les syndicats chrétiens, les ingénieurs catholiques, l'Union catholique de la France agricole, les

syndicats diocésains d'enseignement libre, les Volontaires du Pape, les Bernadettes, les Noëlistes, tant d'autres encore, reprennent chaque année une force nouvelle dans le temple du Sacré-Cœur. Des associations nouvelles y naissent comme cette Union des fonctionnaires catholiques. Mieux encore, on a pu voir le 30 octobre 1930 — pour la deuxième fois — un groupe d'Israélites célébrer dans la crypte, la fête du Christ-Roi, entourer le père Devaux, supérieur des Pères de Notre-Dame de Sion, qui célébrait la messe et récitait une formule particulière de réparation : « Voici qu'enfin nous regardons vers vous que nous avons crucifié et nous pleurons ! » Soixante Juifs, convertis au Christ leur frère ; prémices des retours promis, qui renouvelleront la face de l'Église... Le vendredi saint de l'an 1932, au pied de l'autel de la Vierge, se trouvait une croix de roses rouges, barrée de ces simples mots : *Israël au Christ-Roi...*

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour

pour les hommes que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande... »

Tel est ce Feu répandu. Telle est la vie de Montmartre. Elle éclate parfois en fêtes magnifiques, que transfigurent une unique ferveur, et l'on verra alors un prédicateur mettre vingt minutes pour traverser la foule compacte de la sacristie à la chaire. Mais, pour l'ordinaire, l'adoration va, silencieuse, à travers les âmes innombrables qui écoutent, comme disait Catherine de Sienne, « le concert de vie donné par le doux Verbe d'amour ». Ces âmes passent, sans trêve et sans fin, dans la basilique ou en union avec ce foyer, ayant trouvé le moyen de se réjouir au-dessus d'elles-mêmes, au Cœur du Dieu des joies.

Montmartre est un monde, dont la puissance est d'autant plus forte à soulever le monde qu'il en est ignoré. Tout s'y trouve baigné de la charité du Christ, dans une profondeur de si-

lence que les âmes ouvertes ne méconnaissent pas. A Paray-le-Monial, dans cette petite chapelle heureusement préservée des « embellissements », pieusement conservée telle que Marguerite-Marie la connut, la présence évidente d'une sainteté de justice étreint l'âme dès l'accueil ; on trouve là tout proche *Celui qui veut,* qui veut la justice d'abord comme une condition et une preuve de l'amour ; et cette sainteté prêche la pénitence, dont Marguerite-Marie était comme enivrée, parce qu'elle aimait et que l'amour se prouve dans les actes. Montmartre rayonne de la sainteté d'amour, qui n'exclut pas l'autre, bien au contraire, mais qui accueille les faiblesses, les lassitudes, les élans et les joies d'un peuple immense, pour les transfigurer dans sa splendeur ; c'est là, dans une atmosphère si particulière, que l'âme rejoint cette Sagesse aimante qui trouve ses « délices parmi les enfants des hommes », les revêt de sa force afin qu'ils soient éternellement des dieux.

Les offices, à Montmartre, dans le déploie-

ment des fêtes ou dans la paix des jours silencieux, ont ainsi une saveur unique. Il s'y trouve peu d'indifférents ; on n'y voit pas les messieurs, dont parle François Mauriac et qui, aux messes de midi, « debout contre la porte du fond, attendent que le prêtre ait fini (1) », sans comprendre. Les messes de l'aube et du premier matin se succèdent dans un recueillement de communauté.

Et, tout au long des jours, dans le bercement des psalmodies qui marquent les heures, une prière vivante se renouvelle là et s'entretient continûment, le jour et la nuit, depuis bientôt un demi-siècle (2). Mais à aucun moment, sans doute, cette prière ne revêt plus de grandeur que dans le silence des nuits, où rien ne parle plus que Lui. Les hommes catholiques ne le savent pas assez, car le nombre est faible, à tout prendre, de ceux qui, dans l'immense région

(1) Cf. *Le Jeudi saint.*

(2) L'adoration perpétuelle du Saint Sacrement existe à Montmartre, sans interruption, depuis le 1er août 1885.

parisienne, vont ou même savent qu'ils peuvent aller trouver le recueillement et la paix, au prix de quelques heures de veille et d'une fatigue légère, dans ce temple de l'Amour divin. Ignorance surtout, nous le pensons, car beaucoup resteraient fidèles s'ils avaient éprouvé une seule fois, les délices de l'intimité silencieuse avec ce Cœur « maître des secrets de l'union divine » ?

Où trouverait-on, au demeurant, en dehors du centre de l'Église universelle, un sanctuaire égal rayonnant sur le monde entier, aimantant la piété de plusieurs millions d'âmes, avec lequel communient tant de familles, de congrégations, de confréries, de paroisses, de diocèses, en nombre toujours croissant ? Où, le sentiment plus proche du monde immense, dans l'espace et dans le temps, qu'est l'Église, corps mystique du Christ, soulevée d'amour divin ?

Or, la mission de Montmartre est à ses premiers pas.

VI

CE QU'IL FAUT ALLER CHERCHER A MONTMARTRE

1. — Les hommes disposent d'un alphabet — de vingt-cinq ou cinquante lettres, il n'importe, — et ils en composent des livres entiers, quelquefois admirables ; qui ne sait lire ne les peut comprendre. Dieu nous a donné le grand livre de sa Révélation, pour tous et pour tous les temps. Mais il le complète en écrivant le poème de sa création, dont chaque page rassemble, comme un alphabet immense que nous entendons mal, toutes les créatures d'un moment. On ne comprend pas un livre sans l'autre. Aux yeux même de la foi, le second

ne se lit que par fragments : Dieu l'écrit avec des âmes et lui seul a leur secret. Pour chaque temps néanmoins, quelques phrases lisibles, fulgurantes parfois, dégagent l'essentiel des desseins providentiels sur le monde. Il nous paraît que, sur la finale d'une de ces pensées divines, qui traverse les pages de cinq siècles et les barre d'un trait de feu, Montmartre est le premier mot d'une page nouvelle.

Trois siècles avant Marguerite-Marie, afin qu'elle prépare les voies, sainte Gertrude est constituée héraut du Sacré-Cœur ; de saint Jean, disciple que Jésus aimait, à qui il était bien naturel qu'elle demandât pourquoi il n'avait pas tout dit, elle reçoit ce message à transmettre : La suavité du Cœur divin a été réservée pour les temps actuels, « afin que le monde vieillissant, dont l'amour de Dieu s'alanguît, en entendant, se réchauffe ». Rien de nouveau, dans l'essentiel, car saint Jean déjà avait recueilli cette parole : « Comme mon Père m'a aimé, ainsi moi je vous ai aimés : *restez dans*

mon amour. » Le Christ a ajouté simplement, nous l'avons vu, les confidences de cet unique amour, délaissé, méconnu, sinon outragé.

C'est la leçon qu'entend saint François de Sales lorsque, fondant la Visitation où naît cinquante ans plus tard, Marguerite-Marie, il y voit l'ouvrage du Cœur de Jésus et la marquera de ce signe. Car tandis que saint Jean Eudes meut l'Église, c'est une Visitandine que le Christ a choisie, comme l'instrument le moins désigné, humainement parlant, pour enseigner aux hommes ce qu'il veut leur faire connaître. Sans doute, il adjoint la Compagnie de Jésus à la Visitation, et cela fait un bel argument aux détracteurs habitués aux arguments faciles, mais qui oublient les résistances premières de la Compagnie de Jésus, comme la sage lenteur de l'Église à suivre saint Jean Eudes.

Pour donner corps à la dévotion, non pas nouvelle, mais renouvelée et précisée, il faut un sanctuaire visible, un foyer qui suscitera d'autres

feux ; c'est pourquoi sans doute, Notre-Seigneur veut un édifice. Il viendra deux siècles plus tard, par l'initiative de quelques laïques, qui ignorent peut-être la demande faite à Marguerite-Marie, ne semblent guère penser à elle et méconnaissent totalement, à coup sûr, ce que la volonté divine va tirer de leurs modestes desseins.

On sait comment Montmartre fut désigné et retenu, sol fécondé par le martyr d'un apôtre de la Sainte Vierge, dont un saint prêtre disait, en 1629 : « *Montmartre, le cœur de la France,* ainsi qu'on lit dans une ancienne charte du roi Jean. » Toutes les gloires spirituelles de la France et de l'Église d'Occident y étaient passées. C'est là que la Compagnie de Jésus a été fondée, que saint François de Sales va « respirer l'air du paradis », que saint Vincent de Paul vient prier avant de rien entreprendre. C'est là que saint Jean Eudes vient prêcher, sans savoir, la dévotion au Cœur de Jésus, que la société de Saint-Sulpice naissante scelle son union. Là que depuis saint Denys, Paris, et avec

lui la France, avait établi son centre spirituel. L'apôtre du Vœu national, Alexandre Legentil, y mourra deux siècles exactement après le jour où Marguerite-Marie avait connu l'essentiel d'une mission, pour laquelle elle n'avait aucun moyen humain. On édifiait alors « un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus » à cause des « malheurs qui désolaient la France » et des « attentats commis à Rome contre les droits de l'Église » : acte de réparation et de supplication. Il nous reste à voir ce que la volonté divine en a fait, sans mépriser la requête de l'Église et des hommes, puisque de 1914 à 1918, la France a été protégée et sauvée, et, en 1928, le Souverain Pontife et le Saint-Siège, libérés.

2. — Il ne laissera pas périr, disait Marguerite-Marie, *tous ceux qui se consacreront et dévoueront à son Cœur divin,* prenant soin de les sanctifier et rendre grands devant son Père éternel.

Le Christ est Roi, mais son règne est un règne d'amour et, s'il exige de nous un tribut, il ne demande rien des choses de ce monde, mais uniquement notre amour, sans réserve, car, pour nous, il a tout donné. « Amour d'amitié, qui consiste dans une communication réciproque d'affections et de bien ; amour de réparation, qui porte à compenser les ingratitudes et les injures ; amour d'imitation, qui fait reproduire l'image de la personne aimée dans la personne aimante (1) ».

« Le désir le plus ardent de notre Sauveur est de voir naître et grandir parmi les fidèles ce feu dont son propre Cœur est dévoré... Allons donc à Celui qui pour prix de son amour, ne nous demande que de correspondre à son amour, et cherchons dans son cœur, blessé par l'amour autant que par la lance, le refuge qu'il nous y a préparé. » C'est là que tous peuvent

(1) Cf. Mgr Jacques Sinibaldi, *Le règne du Sacré-Cœur de Jésus* (aux bureaux de la basilique du Sacré-Cœur). Il faut lire et méditer ce maître livre.

trouver cette charité qui n'a rien d'étroit et dont les sociétés modernes ont tant besoin. Car Dieu n'a mis aucune borne à l'élévation de l'homme, dont le désir doit s'élever à l'infini et donc ne trouver de repos qu'en Dieu. Par effusion gratuite d'amour, Dieu donne l'existence ; par amour, il se rend semblable à ses créatures dans l'Incarnation ; par amour, il sauve ceux qu'ils aiment, presque malgré eux, donnant sa vie pour eux, c'est la Rédemption ; par amour, il veut rester présent au milieu de ses aimés et se donner encore dans l'Eucharistie. Or, dit saint Bernard, « l'amour est la seule chose en laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu. Il nous juge, nous ne le jugeons pas ; il nous donne, et il n'a pas besoin de nos dons ; s'il commande, nous devons obéir ; s'il s'irrite, nous devons trembler ; et s'il aime, que devons-nous faire ? nous devons aimer, et c'est l'unique chose que nous puissions faire avec lui ».

Grande leçon de Montmartre que de restituer à ce temps le sentiment d'une sorte d'extase di-

vine, à laquelle nous devons tout, dans la vraie noblesse de nos humanités. « Les grâces, les communications et les opérations de Dieu ne nous sont dispensées par sa Providence que pour nous déprendre de nous-mêmes et nous détacher de ce qui est créé, afin que, purifiés de tout alliage, nous nous unissions parfaitement à la pureté sans tache de sa bonté. Quand Dieu répand son amour dans nos cœurs, ce n'est pas pour qu'il y demeure oisif... (1). » Mais si l'amour de charité détache, il ne sépare pas. Qui aime Dieu, aime ce qu'il aime, et donc ses fils, qui sont tous les hommes. C'est pourquoi Jésus, en prévision des jours où les hommes, séparés, isolés et méfiants, ne se connaîtraient plus qu'à demi, demandait à Marguerite-Marie qu'elle fît connaître ce feu d'une charité divine qui ne se pouvait plus contenir.

3. — Il protégera et unira, dit encore la

(1) Léon *XIII*, Lettre, 28 juin 1889.

Sainte de Paray, *les familles qui lui seront consacrées*. Il répandra la suave onction de sa charité sur les communautés qui se mettront sous sa protection.

Par là sont appelées les familles naturelles et spirituelles qui entendent s'abriter des causes de séparation et de ruine. Dans la famille naturelle particulièrement, où ces causes ont reçu une nocivité décuplée par une législation décadente. Or, le vrai foyer ne se construit qu'au prix d'un sacrement, du mariage, qui unit l'homme et la femme, « comme le Christ est uni à l'Église ». En sorte que la grâce propre de ce sacrement fait naître, en l'époux et en l'épouse, une disposition d'amour réciproque et de mutuelle fidélité, à laquelle ils sont libres de correspondre ou non, mais qui s'apparente à celle qui unit le Christ à son Église ; en sorte que l'amour au foyer est un symbole de l'amour de Jésus et de la Sainte Eglise. Par quoi, les époux chrétiens, dans la pure et haute compréhension de tout ce qui les unit, sont conduits au Cœur Sa-

cré de Jésus et, par lui, à son amour. « Le sacrement de mariage peut se concevoir sous deux aspects : le premier, lorsqu'il s'accomplit, le second, tandis qu'il dure après avoir été effectué. C'est, en effet, un sacrement semblable à l'Eucharistie, qui est un sacrement non seulement au moment où elle s'accomplit, mais aussi durant le temps où il demeure ; car, aussi longtemps que les époux vivent, leur société est toujours le sacrement du Christ et de l'Église (1). »

Mais, sur l'homme, pèse sans répit la menace de sa propre fragilité, alors que le foyer *doit* se maintenir. Quel meilleur recours, quelle plus sûre garantie à la famille que la promesse du Cœur de Jésus s'engageant à protéger et à unir, dans la joie d'un sacrement qui symbolise sa propre union à l'objet de sa plus haute dilection : l'Église ? Montmartre est un point d'appui pour ce grand mouvement de la consécration des familles au Sacré-Cœur, où

(1) Cardinal BELLARMIN, in Encyl. *Casti connubii* sur le mariage chrétien.

elles trouvent un élément nouveau de prospérité et solidité.

4. — « Fais donc savoir à mes amis, à tous ceux qui veulent me plaire, qu'actuellement mon plus grand désir, le vœu le plus puissant de mon Cœur, *c'est de sauver l'Église et la Société*. Dis-leur qu'ils se hâtent de répondre à mon appel pour offrir tous leurs mérites, leurs bonnes œuvres, leurs expiations dans ce but. Je leur promets, s'ils entrent complètement dans mon désir, de prendre soin de leurs intérêts spirituels et temporels, de leur accorder tout ce dont ils ont besoin, tout ce qu'ils peuvent désirer pour eux-mêmes et pour ceux qui les touchent. Mon amour les dédommagera au centuple et se déversera sur eux. »

C'est là ce que Notre-Seigneur, insistant, disait, en 1882, à une âme sainte à qui il recommandait cette association de prière et de pénitence dont l'évêque de Dijon avait jeté les bases, un an auparavant. Or, le Souverain Pon-

tife ne parle pas un autre langage ; dans sa lettre encyclique *Miserentissimus Redemptor* sur les devoirs de réparation au Sacré-Cœur, S. S. Pie XI écrit :

« De toutes parts, en effet, monte vers Nous la clameur gémissante de peuples dont les chefs ou les gouvernants se sont tous ensemble dressés et ligués contre le Seigneur et son Église. En ces pays, tous les droits, divins ou humains, se trouvent confondus. Les églises sont abattues, ruinées de fond en comble, les religieux et les vierges consacrées sont expulsés de leur demeure, livrés aux insultes et aux mauvais traitements, voués à la famine, condamnés à la prison ; des multitudes d'enfants et de jeunes filles sont arrachées au sein de l'Église leur mère; on les excite à renier et à blasphémer le Christ ; on les pousse aux pires excès de la luxure ; le peuple entier des fidèles est terrorisé, éperdu, sous la continuelle menace de renier sa foi ou de périr, parfois de la mort la plus atroce. Spectacle tellement affligeant qu'on y pourrait voir

déjà l'aurore de ce « début des douleurs, *initia dolorum* », que doit apporter « l'homme de péché s'élevant contre tout ce qui est appelé Dieu ou honoré d'un culte.

« Il est plus triste encore de voir parmi les fidèles, lavés au baptême dans le sang de l'Agneau sans tache et comblés de ses grâces, tant de personnes des divers rangs de la société, qui, *affligées d'une ignorance incroyable des choses divines, empoisonnées d'erreurs,* se traînent dans le vice loin de la maison du Père, sans qu'un rayon de lumière de la vraie foi les éclaire, sans que l'espoir du bonheur futur les réjouisse, sans que l'ardeur de la charité les ranime et les réchauffe ; de telle sorte qu'elles semblent vraiment être plongées dans les ténèbres et assises à l'ombre de la mort. »

Un poète, M. l'abbé Buarthier, évoquant tous ces tabernacles d'où Jésus-Hostie élève vers son Père, une prière souveraine et constante, en donnait une image saisissante, ils sont, disait-il, *la voie lactée de l'amour,* réseau d'astres

lumineux au milieu des ténèbres croissantes d'un monde sans amitié et sans justice. Rien n'est plus exact, et les noyaux de chrétiens demeurés ou redevenus pleinement fidèles, groupés dans chaque paroisse, autour du pasteur, unis étroitement dans la présence eucharistique du Christ, sont, eux aussi, comme autant d'élites lumineuses, reliés entre eux sans doute, mais isolés comme des mainteneurs de vie et de vérité.

A l'indifférence des cœurs pour l'Amour divin correspond une méconnaissance de la vérité, si foncière, si absolue et si misérable que le désir de la connaître, pourtant naturel à l'intelligence, est tombé. Les hommes, par légion, vivent comme naturellement sans attention à leur destinée éternelle, sans nulle préoccupation, sans curiosité même pour ce problème qui domine la vie humaine tout entière et à la solution duquel il est si évident que tout doit être ordonné, qu'il suffit de le poser un peu rudement pour que les esprits suspendent, interdits, leur

activité superficielle, devant cette vision d'infini, que les sollicitations de la vie moderne recouvriront bientôt.

Mais, sous cette apathie, dans cette dispersion de l'intelligence parmi les images que prodigue notre société matérialiste, une inquiétude demeure, une soif à peine consciente de vérité subsiste inapaisée, et plus encore, le désir profond d'un monde plus vrai, meilleur, où l'homme trouverait plus d'amitié, où les rapports sociaux moins âpres et moins tendus reprendraient une forme plus humaine, plus divine aussi : la forme d'une charité.

Il ne convient pas de donner, à une société en détresse, à des esprits qui ne voient plus, un remède qu'ils ne pourraient accepter, ni supporter. Si le Docteur Angélique est bien l'apôtre des temps modernes, parce qu'il apparaît comme le bon guérisseur des intelligences malades, que gagnerions-nous à administrer son enseignement sans précaution ? Rien autre que d'être incompris. Nous n'en sommes plus à

ce niveau, la prétendue « culture » d'un enseignement secondaire qui ignore la philosophie ne prépare nullement à rejoindre cette pensée illuminée d'Esprit Saint, qui ne cherchait qu'à ordonner toujours, à faire de l'unité, là où notre enseignement disperse et sépare. Au demeurant, les intelligences modernes n'ont pas seulement perdu la vérité, mais souvent le goût même et l'amour des vérités premières auxquelles on leur apprend à substituer une recherche désordonnée de faits, de constatations sans liens, et à se repaître d'un luxe de détails propres à décevoir et non à éclairer. On ne traite pas un homme ou un esprit malade comme un esprit ou un homme sain.

Oublierons-nous ici que la Miséricorde divine a prévenu notre misère ? Irions-nous jusqu'à méconnaître ce que l'Amour surabondant du Christ-Jésus pour tous les hommes leur a préparé, afin qu'ils ne restent pas dans le dénuement ?

Ce qu'on a appelé la grande révélation des

temps modernes, cette volonté de réchauffer, par l'amour, les sociétés humaines refroidies et engourdies par l'égoïsme, cette marque déconcertante de tendresse divine, origine de la dévotion et du culte du Sacré-Cœur, dont nous ne connaissons encore que les premiers pas, sont bien les indications irrécusables d'une méthode, d'une activité, la vraie forme d'un apostolat fécond.

Mais, s'il convient de vaincre ce monde par l'amour, si le Feu que Notre-Seigneur apporta sur la terre peut seul le réchauffer, pour le guérir, c'est à condition qu'en définitive les intelligences reconnaissent la vérité, la vérité aimée et s'y fixent. Du Cœur Sacré de Jésus au Verbe incarné, vérité divine, de l'Amour brûlant du Christ pour les hommes à l'illumination des esprits par le même Christ « venu dans le monde comme une lumière » pour le sauver et non pour le juger, il n'y a que des étapes.

Aller aux hommes, par le Cœur de Jésus, pour apaiser leurs cœurs, demander au Verbe

de Dieu les moyens de guérir leurs intelligences, c'est peut-être et sans doute la règle ajustée aux nécessités de ce temps, de cet apostolat d'amour et de vérité. Règle difficile à observer, tâche délicate et ardue, qui demandent un grand esprit de sagesse, de prudence et de mesure : tout un rythme de la vie spirituelle à acquérir, dont le secret appartient au Cœur aimant, Lumière et Amour venus dans le monde et que le monde ne sait pas recevoir.

4. — L'amour divin, l'amour de Dieu engendre la paix : à Montmartre, l'Église se devait de le rappeler. Le 16 octobre 1919, lors de l'inoubliable consécration de la basilique du Sacré-Cœur, le cardinal Vico, légat du Saint-Siège, déclarait : « Comme le Pape Léon XIII, d'immortelle mémoire, le Pape Benoît XV, glorieusement régnant, *veut* que ce temple soit un foyer *universel* d'où la dévotion au Sacré-Cœur rayonne sur le monde entier. » Par là, officiellement, Montmartre recevait une mission uni-

verselle, conforme aux demandes reçues à Paray-le-Monial. Quelques jours auparavant, dans une lettre autographe adressée au cardinal Amette, archevêque de Paris, Benoît XV précisait mieux encore cette mission :

« Qu'à la prière de votre compatriote, la bienheureuse Marguerite-Marie, à laquelle il a si largement découvert les richesses de son Cœur, du haut de ce temple magnifique que vous avez élevé en l'honneur de son amour, Notre-Seigneur embrasse et comble de grâces, non seulement la France, mais le genre humain tout entier de telle sorte que ce que la prudence des hommes a commencé dans la Conférence de Versailles, la divine charité le perfectionne et l'achève sur le Mont des Martyrs. »

Et Pie XI enfin, le 8 mai 1928 :

« En cette époque troublée où se répandait l'hérésie de Jansénius, perfide entre toutes, et destructrice de l'amour et de la piété dus à Dieu, qu'elle présentait moins comme un père

digne d'amour que comme un juge inexorable et implacable, Jésus vint, dans sa bonté infinie, nous montrer son Cœur Sacré comme un signe de paix et de charité offert aux regards des peuples (1). »

La dévotion au Sacré-Cœur, à l'Amour divin, Montmartre, centre de cette dévotion, deviennent ainsi moyens et voie d'une pacification universelle. De Montmartre doit naître cette croisade nouvelle, si nécessaire au temps présent, alors que les nationalismes, les préjugés qu'ils ont fait naître et installés dans les esprits rendent si difficile l'apaisement indispensable aux nations éprouvées.

La guerre pose aux intelligences de ce temps un problème tragique. Elle exerce de tels ravages, impose aux nations belligérantes, victorieuses et vaincues, de telles diminutions humaines et matérielles, que nul bien commun, nul intérêt national ne saurait la rendre légitime : l'ancienne conception chrétienne de

(1) Encycl. *Miserentissimus Redemptor.*

la guerre juste n'a plus aucune prise sur ces dévastations, si on l'entend de la guerre offensive. On peut subir — activement — un pareil fléau : y recourir, le déchaîner serait le fait d'insensés criminels. Force est néanmoins de s'en préserver, sans oublier que la « course effrénée aux armements (1) » peut susciter la rupture, bien loin de l'éviter. Être fort ne suffit plus, mais il est dangereux d'être faible ; la force d'aujourd'hui peut être faiblesse demain, tant le développement matériel des moyens de destruction va grand train. Et ce n'est plus l'État qui fait la guerre avec cinquante ou cent mille soldats de métier : c'est la nation entière qui y engage toutes ses forces vives et s'y dissout. Question de sagesse, de prudence et de mesure, alors qu'il apparaît à l'évidence que le maintien de la paix doit prendre, autant qu'il est possible, des garanties au-dessus du matériel.

Sans renoncer à nulle précaution légitime et

(1) Pie XI, *Lettre encycl.* du 2 octobre 1931.

sage, sans dissimuler aucune des difficultés accumulées de toutes parts, il conviendrait à tous d'entendre la voix de Pierre, souhaitant « une chaude et sûrement bienfaisante atmosphère de vraie paix qui enveloppera le monde entier ».

« Mais il faut que ce soit « la paix du Christ » et non un pacifisme sentimental, confus et sans discernement, parce que la vraie paix est celle qui vient de Dieu... et c'est une grave erreur de croire qu'une paix réelle et durable puisse régner entre les hommes et entre les peuples... là où il n'y a pas de paix intérieure, c'est-à-dire là où l'esprit de paix ne possède pas les intelligences et les cœurs ; les intelligences, pour reconnaître et respecter les raisons de la justice ; les cœurs, pour qu'à la justice s'associe la charité, et qu'elle prévale même sur la justice (1). » N'en résulterait-il que ce redressement d'esprit qui porterait à concevoir la guerre comme un possible qu'il faut éviter à

(1) Pie XI, alloc. consistoriale, 24 décembre 1930.

tout prix, au lieu de la donner comme un possible inévitable, qu'un réel progrès serait acquis.

Montmartre peut devenir le sanctuaire où s'armeront les ouvriers de la vraie paix, ceux qu'appelle le Souverain Pontife ; ils combattront le scepticisme des cœurs faibles qui ont besoin d'espérer pour entreprendre ou de réussir pour persévérer, l'indolence des hommes de peu de foi, devenus incapables de comprendre que la pacification des peuples comporte des solutions matérielles, des temporelles et des spirituelles et que les plus efficaces sont les dernières, si elles prennent leur inspiration au Cœur de Jésus.

Dans cette voie nouvelle, ouverte à Montmartre, un premier pas discret a été fait le 29 juin 1930, jour où des catholiques anglais conduits par le cardinal Bourne, primat d'Angleterre, et des catholiques français, assemblés autour du cardinal Verdier, archevêque de Paris, se sont rencontrés dans la basilique du

Sacré-Cœur pour contracter une alliance positive et former entre eux une véritable fédération. Souriront ici les esprits sans pénétration qui se fussent moqués de Marguerite-Marie, s'ils avaient traversé ce monde à l'heure où, du fond de son cloître, elle transmettait la requête d'une ferveur nouvelle.

6. — Pour remplir sa mission universelle, Montmartre concentre, nous l'avons vu, les richesses d'une vie intérieure, qui rayonne sur le monde entier. La basilique et ses œuvres sont ainsi pourvues du premier nécessaire qu'elles puisent à l'inépuisable source d'eau vive, qui est l'amour du divin Cœur. Il manquait à ce foyer, l'appui et le concours d'une action humaine, à la fois temporelle et spirituelle, qui prit, à la même source, origine et inspiration.

Or, le 8 décembre 1930, alors qu'à Rome, le cardinal Verdier, archevêque de Paris, soumettait au Souverain Pontife les grandes lignes or-

ganisatrices de l'Action catholique française, l'Assistant général de l'Action catholique italienne, représentant Pie XI au Séminaire français, concluait un lucide exposé par ces mots :

« Du haut de la colline de Montmartre, il me semble voir le Sacré-Cœur de Jésus, découvrant sa poitrine blessée et embrasée d'amour, et disant : Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes, et ne reçoit d'eux que des outrages et des abandons ! Et je pense instinctivement aux Souverains Pontifes, émus du cri d'amour de ce Cœur Sacré, et y répondant par l'institution de l'Action catholique pour aider l'Église, réveiller notre société si froide et si somnolente, la porter au Christ. »

C'était indiquer dans l'Action catholique une réponse aux désirs du Cœur de Jésus, marquer nettement les rapports qui doivent l'associer à la dévotion d'amour. C'était aussi annoncer distinctement la décision prise d'installer le centre de l'Action catholique française dans les

dépendances de la basilique et d'organiser cette Action sous le signe du Sacré-Cœur. Liens matériels et spirituels qui, sans doute, entraînaient S. Em. le cardinal Verdier à déclarer : « Je crois que le Sacré-Cœur veut faire par ce temple magnifique de grandes choses dans le monde. » Et encore, à l'inauguration des sacristies de la basilique : « De Montmartre et par notre patrie, le Sacré-Cœur saura étendre son influence sur le monde pour y répandre la paix et l'esprit d'unité. »

Il suffit ici, pour comprendre pleinement, de rappeler ce qu'est au vrai l'Action catholique.

Pour l'Église, il s'agit toujours, en définitive, d'aller quérir les âmes, de les ramener au Christ et d'assurer leur béatitude éternelle ; il n'est pas de magistère plus généreux et désintéressé que le sien. Sa volonté ardente de communiquer à tout homme la vie, lui vient du Christ lui-même, dont elle est le corps mystique et l'Épouse ; la génération spirituelle qu'elle exerce sans cesse, la vigilance maternelle qu'elle

étend à toutes les âmes, fussent-elles écartées ou apparemment perdues, n'ont pas d'autre origine. De là vient qu'elle ne construit rien dans le temps, si ce n'est en fonction de l'éternité.

Or, « c'est à son Église enseignante et dirigeante, à Pierre, aux Apôtres et à leurs successeurs, autrement dit à la Hiérarchie, que Notre-Seigneur a confié la divine mission d'établir son règne et sa paix (1). » C'est donc à la hiérarchie ecclésiastique qu'il appartient d'ordonner et de conduire cet apostolat, elle est « comme le tronc où viennent se greffer les branches, ou bien comme le corps dont l'Action catholique est le bras (2). »

Participation des laïques à l'apostolat hiérarchique, l'Action catholique est elle-même apostolat, mais collectif et social ; elle a « le même et immense domaine que l'Église, les mêmes fins, la même structure surnaturelle, elle ne vise

(1) Mgr Pizzardo, conférence au Séminaire français de Rome, en présence de S. E. le cardinal Verdier.
(2) *Ibid.*

qu'au salut des âmes, elle veut réaliser à nouveau la sublime mission évangélique et guérir les nations, c'est-à-dire la collectivité humaine (1) ».

L'apostolat sacerdotal, l'apostolat des prêtres devient insuffisant et « ne répondrait pas aux immenses besoins de nos sociétés modernes, si l'apostolat des laïques ne venait à son secours. Aujourd'hui, plus que jamais, tandis que nous voyons les rangs du clergé si clairsemés, et les vocations sacerdotales encore trop raréfiées, avec la perspective que la pénurie de prêtres se fera vivement sentir ces prochaines décades. L'Action catholique... est sans nul doute, le moyen inspiré aux Souverains Pontifes, pour répondre aussi adéquatement que possible aux graves nécessités de notre temps (2) »... Le Sacerdoce manque de bras, Pie XI veut lui donner le bras des laïques, mais un bras fortement armé et rattaché au Corps hiérarchique.

(1) *Osservatore Romano*, 7-8 janvier 1929.
(2) Mgr Pizzardo.

C'est pourquoi tous les catholiques sont appelés « à une action universelle et concordante, sans exclusion d'âge, de sexe, de condition sociale, de culture, de tendances nationales et politiques, pourvu que ces dernières ne s'écartent en rien de la doctrine évangélique et de la loi chrétienne... » à une action « qui embrasse tout l'homme ; dans la vie privée comme dans la vie publique (1) ».

Il ne s'agit pas ici d'un apostolat quelconque, « mais de l'apostolat authentique et autorisé, que Jésus-Christ a confié à la hiérarchie de l'Église. Nul ne pourrait s'ingérer dans cet apostolat supérieur sans un appel et sans un mandat (2) ».

Par sa fin, qui la caractérise, l'Action catholique « n'est pas d'ordre temporel mais spirituel, ni d'ordre terrestre mais divin, ni d'ordre politique mais religieux (3) » pour tous laïques

(1) Pie XI, lettre *Quae nobis.*
(2) Mgr Pizzardo.
(3) Pie XI, lettre *Quæ nobis.*

elle est donc une mission que la hiérarchie seule, peut conférer ou retirer, elle demeurerait stérile si elle ne prenait à l'autorité ecclésiastique sa direction, son autorité et son conseil. « Ils se trompent singulièrement ceux et celles qui, malgré de bonnes intentions, prétendent militer sous l'étendard de l'Action catholique, sans chercher leur inspiration et leur directive auprès des chefs ecclésiastiques, à qui seuls Jésus-Christ donne grâce et pouvoir de mener à bien l'œuvre d'évangélisation et d'apostolat : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* Hors de là, il peut y avoir de la part de certains laïques, des prodiges d'héroïsme et d'ingéniosité, mais cette activité extra-hiérarchique n'a pas reçu de Notre-Seigneur les mêmes promesses d'assistance divine et de succès surnaturel (1) ».

Comme toute activité humaine qui prétend s'imprégner de surnaturel, l'Action catholique requiert une grâce d'état qui la rectifie et la maintient ; cette grâce, ce secours divin, n'est

(1) Mgr Pizzardo.

assuré que dans la communion de l'Église, dans l'union à son autorité.

« Ce n'est pas à dire que les laïques d'Action catholique du fait de leur subordination à la hiérarchie, n'assument pas de responsabilités personnelles. Nous souhaitons au contraire, que, dans le champ civique et social particulièrement, ils conservent une activité, engagent d'une certaine façon, leur responsabilité propre, tout en restant dans la subordination hiérarchique (1) ».

L'Église appelle tous ses fidèles, elle réclame le concours de leur autorité, de leur compétence professionnelle et sociale, ce n'est pas pour se substituer à eux, ni pour demander à ses prêtres de les commander là où ils sont mieux éclairés, plus expérimentés que le clergé lui-même. Mais, comme elle leur demande une activité dont la fin ultime est religieuse, une activité d'apostolat, une participation à son activité propre, il ne se peut que la conduite supé-

(1) Mgr Pizzardo.

rieure de l'Action catholique ne revienne à l'autorité de la hiérarchie. La part des laïques sera celle de leur propre compétence, de leur expérience, d'autant plus large que cette expérience et cette compétence auront plus d'importance dans l'activité particulière où ils sont engagés.

Instaurer la vie catholique, telle est la fin principale, universelle de l'Action catholique, à laquelle tout est ordonné ; car « de même que l'apostolat hiérarchique a été confié à l'Église, aux Évêques, aux prêtres, pour l'expansion du règne du Christ, pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la Sainte Église, de même dans tous ces domaines, à côté des Évêques et des prêtres, sous la direction et la discipline de la hiérarchie, c'est-à-dire de ceux qui sont de nos jours les continuateurs des apôtres, s'ouvre un champ d'action à tous les laïques qui, pleinement conscients de leurs devoirs envers Dieu et envers l'Église, veulent consacrer leur activité au

service du Seigneur et de leurs frères (1) ».

« L'organisation, c'est le corps, le côté extérieur. Ce que l'Action catholique veut fournir à l'ensemble des cellules vivantes du catholicisme, c'est avant toute autre chose, son âme : cette conscience catholique, cette fidélité aux principes catholiques, cette pensée, cette volonté, cette activité catholique dirigées vers un but unique (2). »

On ne voit pas quelle entreprise humaine pourrait être plus sensible et plus chère au Cœur de Jésus que cette Action catholique, qui, d'un mot, associe le sacerdoce et le laïcat à l'œuvre du Christ lui-même pour le salut des âmes. Et il est bien providentiel que l'Action catholique française ait trouvé, à Montmartre, son berceau, comme il est assuré que les cœurs libres trouveront, demain, aux pieds du Sacré-Cœur, les lumières et les grâces, les consolations

(1) Pie XI, Discours aux évêques et pèlerins de Yougoslavie.

(2) Mgr Pacelli, nonce à Berlin, discours, 5 sept. 1928.

et les attraits, la force enfin que requiert une tâche ardue, qui a pour elle, dès la source, les promesses de l'Amour divin, en telle manière que les obstacles ne lui viendront que des faiblesses humaines.

⁂

L'homme dépérit faute de pain. Sans vérité, il agonise plus profondément encore. La vérité sauve ; elle donne la vie, la paix, la joie, et le pain, de surcroît. Mais elle ne porte le monde que dans sa plénitude. Mutilée, elle se retourne fréquemment contre ceux qui n'en ont gardé que les débris, et l'Occident est hanté de ces fragments d'idées chrétiennes, qui le tourmentent et ne sauraient l'apaiser. Parce que l'antique *Credo* habite tous les esprits, ceux qui vivent dans les ombres passagères disent qu'ils ne *croient* pas en Dieu. Ils ne comprennent plus qu'on croit ou ne croit pas au Dieu vivant, Père, Fils et Esprit, et en Jésus-Christ, Fils de

Dieu fait homme : cette communion au Verbe incarné exige un don gratuit : la foi qui n'est pas à la mesure humaine — mais on *sait* Dieu, Être premier, Vérité et Beauté suprême, car il est impossible à la raison, délibérant sainement en son ordre, de ne pas conclure en certitude, à l'existence nécessaire de ce Dieu, créateur et ordonnateur.

Dans cette confusion, où se mêlent la science et la croyance, l'homme se dissout, replié sur soi-même. Tout lui devient indistinct et il ne voit plus quel abîme sépare le Dieu des philosophes, à qui la raison conduit, du Dieu vivant, Miséricorde penchée sur les hommes pour les rendre à leur vraie grandeur : abîme de la foi et de l'amour.

Il ne sait plus ce qu'il a, ni ce qu'il est, ni ce qu'il sait. Tout désir même lui est ôté de cette pure certitude de foi, qui confirme et soutient la raison, bien loin de la contredire, et qui rendrait à son âme la vie. Il ne voit plus comment, « séparé de toutes choses par l'éminence de sa

gloire, et sans qu'il quitte sa sereine immobilité, Dieu est en quelque manière transporté par une force extatique vers ses créatures, pour se rendre présent en elles et leur conserver, par son action constamment féconde, l'être qu'elles tiennent de sa toute puissante libéralité. » Il repousse la « révélation d'un ineffable amour dont les effets, pour journaliers et communs qu'ils soient, nous disent la grandeur. Car c'est à cette sorte d'extase divine que nous devons nos vies, nos opérations, nos désirs et leur accomplissement ; sans elle, nous n'aurions ni figure, ni forme, nous serions moins que le chaos des premiers jours, et à jamais incapables de jouir, par la vision face à face, des grandeurs infinies de la gloire éternelle (1) ».

Or, depuis plusieurs siècles et pour le temps qui ne saurait plus entendre d'autre langage, le Christ Jésus dit plus encore. Il dit sa charité active, sa pitié, qu'on croirait douloureuse et inquiète, pour tant d'âmes affaissées dans les

(1) R. P. Louis Chardon : *La Croix de Jésus.*

nuits de la mort. A tous, il veut faire entendre, par la voie du cœur, si les intelligences ne savent plus aller au terme de leurs démarches, que « c'est pour s'être misérablement séparés de Dieu et de Jésus-Christ que, de leur bonheur d'autrefois, les hommes sont tombés dans cet abîme de maux ; pour la même raison que sont frappés d'une stérilité à peu près complète tous les programmes qu'ils échafaudent en vue de réparer les pertes et de sauver ce qui reste de tant de ruines » (1). A tous, il montre ce Cœur du Fils de l'homme, modèle de toute plénitude humaine, il découvre cet Amour qui fait écho à tous leurs amours en les purifiant.

Toutes les joies saines et toutes les douleurs, tous les désirs souffrants et inquiets, toutes les harmonies et tous les chants jaillis du cœur humain, pour retrouver un sens à la vie, pour rejoindre en quelque manière le repos d'une certitude ou le visage de quelque beauté ; tout ce qui a pu tressaillir au cœur des mères, des

(1) Pie XI : Ecycl. *Ubi arcano Dei.*

époux, des oubliés ou des égarés, comme un écho, même affaibli, de la Pensée aimante qui porte le monde ; tout a, dans ce Cœur immense, sa place, son appel et sa réponse. Il n'est rien qu'il n'accueille, rien qu'il n'attire, rien qui ne puisse trouver au refuge d'un Amour sans bornes, la voie, la vérité, la vie, et ce sens droit des joies, des désirs et de la douleur, qui couvre l'âme humaine d'un nimbe de clarté et la jette, transfigurée, dans la divine paix.

Cœur souverain qui ne sait rien oublier, que le mal. Cœur patient à nous attendre, mais pressé de nous exaucer et de nous grandir. Amour souverain descendu pour tous les hommes, pour leurs foyers et leurs nations, et qui veut, s'ils veulent, relever leurs âmes et leurs cités.

Amour constant pour redire que le vrai bonheur de l'homme est dans la possession d'un bien qui n'en laisse plus d'autres à désirer. Toutes choses terrestres au-dessous de lui, il

fait son malheur s'il y réduit sa recherche, car il n'y trouve rien de permanent et durable, rien donc qui puisse apaiser son désir. Dieu seul le peut faire et lui donner la béatitude suprême. « Voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie : qui croit en Lui ne meurt pas ; qui croit en Lui est déjà vivant de la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire. »

« Dieu est amour, répète toujours saint Jean, et celui qui est dans l'amour est en Dieu, et Dieu en lui. » L'excessive miséricorde de son Cœur oublie tout, hormis le refus de son amour. Il appelle inlassablement tous les hommes, pour les apaiser, guérir leurs plaies et leurs rancœurs, les consoler, couvrir de sa force leur faiblesse, les rassurer aussi, lui qui conduit toutes choses et ne permet pas qu'un cheveu tombe de leur tête sans sa permission.

Leurs oublis et leurs indifférences, leurs injures et leurs outrages lui rappellent les horreurs de sa Passion, sans le lasser jamais pour-

tant. Du haut de ce trône, qu'il a voulu, il redit sans cesse, à tous et à chacun, comme surpris de tant d'aveuglement : Si vous saviez le Don de Dieu... !

La mission de Montmartre est à son aurore.

17 octobre 1931.

Nihil obstat : Parisiis, die 12ª aprilis 1932,
Ch. Flaus, cens. del.

Imprimatur : Lutetiæ Parisiorum,
die 13ª aprilis 1932,
V. Dupin, v. g.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La dévotion au Sacré Cœur 5
II. — Les effusions de l'Amour divin 29
III. — La réponse de la France. 81
IV. — La basilique du vœu national 109
V. — Les foules méconnues. 131
VI. — Ce qu'il faut aller chercher à Montmartre. . 149

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 4-1932.

64395

BOSTON COLLEGE
3 9031 01165906 7

DOES NOT CIRCULATE

BOSTON COLLEGE LIBRARY
UNIVERSITY HEIGHTS
CHESTNUT HILL, MASS.

Books may be kept for two weeks and may be renewed for the same period, unless reserved.

Two cents a day is charged for each book kept overtime.

If you cannot find what you want, ask the Librarian who will be glad to help you.

The borrower is responsible for books drawn on his card and for all fines accruing on the same.